

Sur les traces d'Henri Roser
30^e anniversaire de sa mort

La
paix
sans
illusions

Extraits des écrits

d'**Henri Roser**

Avant-propos de Pierre Kneubühler

Édité par Allen Page et Pierre Kneubühler



La
paix
sans
illusions

Extraits des écrits

d'**Henri Roser**

Avant-propos de Pierre Kneubühler

Édité par Allen Page et Pierre Kneubühler



The Plough Publishing House

Veillez partager ce livre numérique avec vos amis. N'hésitez pas à poster un lien sur votre site web ou à envoyer un lien par courriel. Vous êtes également autorisé à imprimer le livre en partie ou dans son ensemble. Toutefois, vous êtes prié de ne pas le modifier de quelque façon que ce soit, ni de poster le fichier pour téléchargement d'un site web ou tel autre service de téléchargement numérique.

Si vous désirez distribuer des copies multiples imprimés, ou si vous voulez réimprimer des extraits dans un bulletin ou une revue, veuillez observer les limitations suivantes :

1. Vous êtes formellement interdit de le reproduire à but lucratif ; et
2. Vous êtes exigé d'ajouter la mention de source suivante :
Copyright © 2011 by The Plough Publishing House.
Utilisation autorisée.

Ce livre numérique est une publication de
The Plough Publishing House
Rifton, NY 12471 USA
(www.plough.com)
et
Robertsbridge, E. Sussex, TN32 5DR
Royaume-Uni
(www.ploughbooks.co.uk).

Copyright © 2011 par
The Plough Publishing House
Rifton, NY 12471
Etats-Unis
Tous droits réservés.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue.....	iv
Introduction.....	vi
Avant-propos	x
Des charbons ardents pour les têtes.....	1
Rien de l'armée, tout de l'amour	12
Esprit du pacifisme.....	17
La justice et la violence	21
L'ordre du monde contre l'Évangile.....	26
Non-violence chrétienne	34
Illusions d'un faux pacifisme.....	45
Animés par la justice et l'amour	48
Recherche de la paix.....	50
Seigneur, à qui irions-nous ?.....	52
Des persécutions hitlériennes.....	54
Que votre cœur ne se trouble point	59
Notes et réflexions	62
La paix sans illusions.....	73
Ouvrages consultés.....	80

PROLOGUE

SÉLECTIONNER PARMIS LES ÉCRITS d'Henri Roser, parus dans les *Cahiers de la Réconciliation*¹ — bulletin du Mouvement International de la Réconciliation — entre 1927 et 1980, s'avère être une tâche difficile, mais gratifiante à bien des égards.

Difficile, parce qu'un choix ne se fait jamais sans risque : pourquoi retenir ces textes-ci et pas ceux-là ?

Gratifiante, parce qu'au fil des pages, le recenseur — et ce sera le cas du lecteur — se trouve soudainement en présence d'une pensée si riche, si élaborée qu'il voit bien que le style n'a pratiquement pas d'égal.

Et puis, derrière les mots, il y a l'homme, avec ses convictions, ses interrogations, avec ses prises de position exemptes de tout compromis. Et là, chacun reconnaît que le propos en forme d'écriture véhicule un langage de prophète ; un langage qu'il reçoit comme une parole d'homme de Dieu.

Henri Roser, sentinelle postée sur la muraille, est à l'affût des dangers qui pourraient — ou qui vont survenir — mais il est en même temps porteur de cette invincible espérance dont fait état le prophète Jérémie : « *Il y a de l'espérance pour ton avenir* » (31.17).

Alors ne soyons pas étonnés, au fil de la lecture, si les événements qui ont marqué l'Histoire : ceux d'avant, ceux pendant et

¹ Note de l'éditeur : les *Cahiers de la Réconciliation* seront désormais désignés sous le sigle C.R.

ceux d'après la Seconde Guerre mondiale reviennent comme un leitmotiv dans les écrits d'Henri Roser : conflit italo-éthiopien, guerre d'Espagne, montée du nazisme, guerres coloniales françaises, bombe atomique, commerce des armes.

C'est toute l'originalité, pour ne pas dire le « génie », d'Henri Roser que d'en faire une analyse pour ensuite y répondre en forme de proclamation concrètement assumée ; en s'opposant à l'injustice, en dénonçant le recours à la force armée ainsi que le pouvoir de tout appareil militaire quel qu'il soit.

Tout cela est si vrai que ceux de ses amis qui, à l'époque, comptaient sur la pertinence de son jugement se prennent à dire aujourd'hui, face aux iniquités de notre temps : « Mais qu'est-ce qu'écrivait Henri Roser ? ». C'est ainsi que ce qu'il proclamait dans le brouhaha de son époque n'a rien perdu de son actualité. Tant il est vrai que la prédication en actes de la non-violence évangélique, que nous avons reçue de lui, demeure force de changement pour la société : de médiation, de régénération et de transformation des cœurs. Sous le signe de la grande promesse du Royaume de Dieu dont Jésus-Christ crucifié et ressuscité est le messager.

INTRODUCTION

LORS D'UNE LECTURE du livre *Un pèlerinage joyeux*, par Emmy Arnold, femme d'Eberhard Arnold et cofondateur d'un mouvement d'Églises-communautés¹, dont je suis membre, je repérai le nom d'un certain « Henri Rosier ». Selon Emmy, il visita la toute première de nos communautés à Sannerz en Allemagne avec Kees Boeke et un groupe du Mouvement de la réconciliation. Elle écrit :

Je rencontrai Kees au cours de l'hiver 1920-1921, quand il vint à Sannerz avec plusieurs délégués du Mouvement de la réconciliation, pour des discussions à propos de la « vie nouvelle ». Les personnes qui participèrent furent Oliver Dryer, un Anglais, John Nevin Sayre, un Américain, et Henri Rosier, un Français. Il y avait peut-être aussi d'autres participants. Ces réunions furent notre première rencontre depuis la guerre avec des représentants des nations « ennemies », et elles nous remplirent de courage et d'espoir pour l'avenir.²

Je fus surpris d'apprendre qu'un Français avait rendu visite à une de nos communautés en Allemagne déjà au début des années 20 et je voulais en apprendre davantage. Ne sachant pas qui était ce Rosier, je fis une recherche sur Internet. Aucune mention du nom. Selon Emmy il avait appartenu au MIR. Alors je recherchai son nom sur le site web, et je n'ai pas trouvé Rosier, mais *Roser*.

1 Church Communities International

2 Arnold (Emmy), *Un pèlerinage joyeux*, Plough, 2011, p. 68.

Évidemment, Emmy s'est trompé, et sur l'orthographe et sur la date, car en recherchant dans nos archives des Églises-communautés j'ai trouvé, en effet, qu'il s'agissait de Roser sur une liste des hôtes à Sannerz, mais il s'y était rendu en août 1925. J'ai trouvé aussi dans nos archives la mention de ce nom écrite par Eberhard Arnold dans une lettre à un de ses collègues :

Nous avons également eu la joie de voir M. Roser et les autres amis français ici chez nous ... Lui et moi reconnaissons bien qu'il représente l'Évangile de l'Église d'une façon moins eschatologique et moins apocalyptique que moi.¹

Et plus tard, dans une lettre de ce même collègue à Eberhard, c'est un autre aperçu sur Roser que je découvrais :

Le 26 août, nous avons eu la visite d'un jeune pasteur admirable français, Henri Roser. Nous avons d'abord passé une heure informelle avec les jeunes qui, dès le premier moment, l'ont reçu avec un amour chaleureux, ce qu'il a beaucoup apprécié, puisqu'il n'en avait pas fait l'expérience à ce jour lors de son voyage en Allemagne. Il est un objecteur de conscience et se déplace au nom du MIR ; il est particulièrement proche d'Henri Nick, qui est carrément un chrétien apostolique socialiste. J'avais invité le groupe Neuwerk de Dresde — tous les garçons sont d'anciens membres du YMCA — et ils auraient pu beaucoup apprendre de ce jeune Français qui vit vraiment une vie consacrée à l'amour.²

J'écrivis alors à Maria Biedrawa, présidente de la branche française du Mouvement International de la Réconciliation à Paris, pour lui demander si elle avait quelques informations sur cet homme. Elle me répondit qu'il existait, en fait, une biographie écrite par l'un des amis de Roser, Pierre Kneubühler, et qu'elle m'en enverrait un exemplaire. Quelques jours plus

1 Lettre d'Eberhard Arnold à Karl von Prosch, le 15 août 1925.

2 Lettre de Karl von Prosch à Eberhard Arnold, août ou septembre 1925.

tard, je reçus le livre en question intitulé *Henri Roser — L'enjeu d'une terre nouvelle*.¹ Depuis lors, j'ai eu un vif intérêt à connaître ce « guerrier » qui avait œuvré toute sa vie pour la paix et l'amour.

En mars 2010, ma femme Marcelle et moi, nous sommes venus passer quelques jours à Paris et nous avons pris rendez-vous avec M. Kneubühler. C'est donc un lundi vers midi que nous nous sommes rencontrés à la gare du Nord. Sans hésitation, à la façon de deux amis reprenant un entretien qu'ils venaient d'interrompre, nous nous sommes plongés dans une conversation animée — une conversation qui s'est poursuivie sur le parcours au sortir de la gare, durant le lunch dans un café voisin et qui ne s'est arrêtée qu'au moment où Pierre Kneubühler franchissait le tourniquet.

Nous nous sommes sentis proches dès les premiers moments. Nous parlions des problèmes du monde, de l'Église, de la vie chrétienne, de la non-violence et de la vie conjugale. Mais nous avons surtout parlé d'Henri Roser qui, jusqu'à sa mort en 1981, et pendant 35 ans, fut un ami fidèle de Pierre. Avec quelle affection, quel respect, celui-ci parlait de la vie et de l'œuvre de cet homme qui avait été au service de la paix à tous les niveaux : internationale, nationale, personnelle, non pas pour la paix comme celle que le monde offre, mais une paix enracinée dans l'Évangile et dans la Parole de son messager Jésus-Christ nous déclarant : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne » (Jean 14.27).

AVANT DE NOUS SÉPARER, j'ai proposé à Pierre de collaborer avec moi à la diffusion de certains écrits d'Henri Roser. Je lui ai dit que s'il avait quelques textes, accompagnés d'une présentation d'Henri Roser, je les utiliserais pour concrétiser un projet de livre électronique. Le projet a pris corps et nous nous sommes

¹ Les Bergers et les Mages, 1992.

rendu compte que ce qui était envisagé méritait d'être publié. Le manuscrit est alors passé plusieurs fois de l'un à l'autre.

J'ai essayé de « resserrer » chacun des textes, supprimant parfois des passages qui ne s'appliquaient pas directement au monde actuel, le but de ce recueil étant de susciter de l'intérêt pour les problèmes du monde présent.

J'ai ajouté des versets bibliques en tête de chaque chapitre, et utilisé, là où c'était possible, des éléments du texte pour servir de titre. J'y ai ajouté également quelques rubriques pour fournir des repères au lecteur. Toutes erreurs et lacunes me sont complètement imputables ; à chaque fois que je m'égarais, Pierre s'efforçait de me repousser vers la porte étroite, et voici — bon gré mal gré — le résultat.

Allen Page
Darvell Community
Robertsbridge, E. Sussex
Royaume-Uni

AVANT-PROPOS

HENRI ROSER (1899-1981) est né à Pantin, dans la banlieue Est de Paris le 11 février 1899, troisième enfant d'une famille qui en comptera huit. Son père est pasteur de l'Église luthérienne et, comme lui, il se prénomme Henri. Sa mère, née Clémence Ellenberger, est fille de missionnaire. (...) Par son père, il est l'un des descendants du pasteur alsacien Jean-Frédéric Oberlin. (...) Henri Roser se marie en 1925 avec Claire Seitz, fille d'un professeur d'histoire de Genève et petite-fille de pasteur.¹

OBJECTEUR DE CONSCIENCE

Henri Roser a dix-neuf ans lorsqu'en avril 1918, il est incorporé dans l'armée pour rejoindre le front. Il achève son service militaire en mars 1921 avec le grade de sous-lieutenant de réserve. Il entreprend alors des études de théologie dans le but de devenir pasteur-missionnaire. En janvier 1923, tandis que l'armée française occupe la Ruhr, il prend la décision de renvoyer ses papiers militaires. Et il le fait très clairement au nom de l'Évangile pour s'opposer à l'engrenage de la violence, estimant que la préparation et la participation à la guerre sont en opposition radicale avec la prédication du Sermon sur la Montagne.

Révoqué de sa charge d'officier, et s'étant déclaré objecteur de conscience, sa décision est considérée par l'Église de son temps comme contraire au service de la patrie. Il est mis dans l'obligation de renoncer à son projet de devenir missionnaire.

¹ *Henri Roser — L'enjeu d'une terre nouvelle*, extrait des pp. 19 et 32.

Ce ne sera d'ailleurs qu'en 1945 qu'il sera autorisé par l'Église à recevoir la consécration pastorale.

MOUVEMENT INTERNATIONAL DE LA RÉCONCILIATION (MIR)

Dans l'intervalle, ses engagements vont être multiples : sa tâche de cofondateur de la branche française du Mouvement International de la Réconciliation (MIR), son implantation dans une banlieue parisienne pour y être évangéliste auprès d'hommes et de femmes particulièrement défavorisés, et souvent aux prises avec l'alcool. Cette action est telle qu'il crée un poste d'évangélisation à Aubervilliers en 1929.

C'est aussi le temps où, après s'être marié en 1925, il devient tour à tour secrétaire du MIR pour la France, puis pour l'Europe. Ce qui va l'amener d'ailleurs — et sans jamais le couper de son ministère d'évangéliste — à multiplier le nombre de ses voyages au cours desquels il participe aux conférences internationales du MIR ou encore à des rencontres diverses (communautés, personnages exerçant des responsabilités officielles). À ce titre, il intervient comme messager de la paix et porteur de « la parole de la réconciliation » (2 Corinthiens 5.18). Ce sera l'Espagne, l'Autriche, la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne (d'où il est expulsé après un séjour en prison en 1933), en définitive, partout où surgissent des conflits et des drames nationaux.

SECONDE GUERRE MONDIALE

Sa position contre la guerre, en 1939, est sans ambiguïté lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale. Condamné à quatre ans de prison pour refus d'obéissance et insoumission, il n'en sortira qu'au moment de la défaite de 1940.

Les années de guerre qui contraignent le MIR au silence n'affectent en rien la détermination d'Henri Roser. Ses interventions généralement clandestines sont diverses et

multiplés : le sauvetage d'enfants juifs qui lui vaudra en 1976 la remise de la Médaille des Justes de Yad Vashem ; ses relations avec tel ou tel émissaire du gouvernement du général de Gaulle à Alger. Mais il convient aussi de noter combien l'impact de la fonction pastorale d'Henri Roser, ainsi que ses écrits, incite assez radicalement l'Église réformée à modifier son attitude par rapport aux positions qu'il défend depuis tant d'années en faveur de l'objection de conscience. Un combat sans merci qu'il a livré avant la guerre et qu'il va poursuivre jusqu'à ce que paraisse le décret de 1963 portant sur le statut des objecteurs de conscience.

Il importe également de rappeler l'effet que produit dans l'immédiat après-guerre le rôle qu'Henri Roser tient au sein du protestantisme français — et bien au-delà dans le monde non chrétien — en tant que prédicateur et que conférencier. En tout domaine, il est résolument attaché à sa mission de témoin de l'Évangile.

Président de la branche française du Mouvement International de la Réconciliation et du Service civil international, il le sera aussi au sein de la Croix-Bleue où il manifeste une compétence reconnue de tous dans le cadre de l'accueil et de l'accompagnement des personnes alcooliques. Il fut également directeur de la Mission populaire évangélique.

INFLUENCES SUR SA PENSÉE

Henri Roser a été assurément marqué dès 1923-1924 par la détermination et par l'action des délégués aux conférences internationales qu'il a pu rencontrer, et parmi eux, les membres fondateurs du Mouvement international de la Réconciliation (MIR) : Kees et Betty Boeke, T. Hodgkin, Mathilde Wrede, Sigmund Schulze, Pierre Cérésolle. Mais il a eu également comme maîtres le professeur Leonhard Ragaz et le pasteur Henri Nick, sans parler de l'influence qu'ont pu exercer sur lui

Jean-Christophe Blumhardt et son fils Christophe Blumhardt¹. Une riche expérience qu'il a ensuite partagée avec ses compagnons des débuts de la branche française : les pasteurs André Trocmé, Jacques Martin et Édouard Theis notamment.

HOMME AU CHARISME PROPHÉTIQUE

Henri Roser, qui s'éteindra le 6 janvier 1981, a laissé le souvenir impérissable d'un homme au charisme prophétique indéfectible, dénonçant, ici, avec une grande fermeté, les injustices, les abus de pouvoir, les décisions arbitraires des gouvernants, quel que soit leur bord, agissant, là, en faveur des « grandes causes » qu'il estimait justes.

Porté par l'ardente conviction que seule la non-violence évangélique active était l'unique socle d'une vie harmonieuse en société, Henri Roser a montré la voie à des générations d'hommes et de femmes soucieux d'en rendre compte et de dresser ainsi dans le monde des signes du Royaume qui vient. Ces signes qui attestent qu'en Jésus-Christ, mort et ressuscité, toute fatalité a été vaincue, ici et maintenant.

Pierre Kneubühler
Groslay, France

¹ Voir Scherding (Pierre). *Christophe Blumhardt et son père, essai sur un mouvement de réalisme chrétien*, F. Alcan, 1937.

DES CHARBONS ARDENTS POUR LES TÊTES¹

« Si ton ennemi a faim donne-lui à manger, s'il a soif donne-lui à boire, car en faisant ainsi tu amasseras des charbons de feu sur sa tête » Romains (12.20).

(...) **FRÉDÉRIC GODET**, le profond et pieux exégète du siècle dernier, se scandalisait à bon droit que Jean Chrysostome ait pu interpréter ce précepte comme signifiant un encouragement à accumuler les bienfaits sur la tête du méchant afin d'accroître le châtement dont Dieu le frapperait. En effet, un tel propos manifestait un peu trop l'esprit humain, trop humain, d'où sont venues les horribles théologies et imageries de l'enfer.

Ces charbons brûlants de Romains 12 étaient empruntés au chapitre 25 des Proverbes. La TOB, traduction œcuménique de la Bible en français, dit : « Ce faisant, tu prendras, toi, des charbons ardents sur sa tête », ce qui est quelque peu forcer le texte en sens inverse, surtout si l'on tient compte du commentaire en bas de page : « Tu prendras à ton compte l'angoisse des malheurs qui pèsent sur lui ».

À tout prendre, il faudrait préférer la note de la Bible du Rabbinate français qui dit : « En te vengeant noblement de lui (ton adversaire), tu lui inspires du repentir ».

Tout de même, le terme de vengeance maintient l'équivoque. Pourquoi ne pas s'en référer au Sermon sur la Montagne, dont

¹ Extrait des C.R., juin 1978, « Des charbons ardents pour les têtes — Désarmement des esprits ».

il y a certainement ici un écho ? P.C. Shu, membre chinois du Mouvement International de la Réconciliation, mort en martyr sous l'occupation japonaise, m'expliquait naguère, d'après l'original grec, qu'après le rappel du talion « Œil pour œil, dent pour dent » il ne fallait pas entendre : « Moi je vous dis de ne pas résister au méchant », mais bien : « Moi je vous dis de ne pas rendre au méchant coup pour coup », donc bombe pour bombe, mais aussi coup de langue pour coup de langue, animosité pour méchanceté.

Nous y voici. Il faut changer de ton, de manière d'être, de dispositions intérieures.

URGENCE DE LA NON-VIOLENCE

Avant d'entrer plus avant dans cette voie, prenons mesure de la détresse de notre temps, et singulièrement de notre Occident si fraud de haute civilisation. Car il y a des non-violences irrecevables, celles qui sont sentimentales et sans courage, ou bien aveugles et refusant de regarder la réalité en face. C'est à leur propos que Gandhi déclarait que quiconque ne voyait d'autre choix qu'entre la violence et l'esclavage devait choisir la violence sans hésiter. Il ajoutait, bien entendu, que quant à lui il avait une troisième voie, son *satyagraha* (...)

L'évêque Class, de l'Allemagne fédérale et président de l'EKD, déclara au synode de Sarrebrück : « (...) Notre faiblesse vient du fait que notre société s'est concentrée durant les dernières [décennies] sur l'acquisition de biens de consommation. Nous n'avons pas travaillé avec la même intensité à un ordre de valeurs éthiques et spirituelles. Le terrorisme semble se développer dans un contexte où l'attente d'un monde fraternel ne se réalise pas, où l'espérance n'est qu'un principe au lieu d'être une force vitale ».

Dans les années 30, quand montait le péril hitlérien et qu'on faisait encore mystère de la férocité stalinienne, beaucoup parlaient avec André Malraux du « temps du mépris ». Les

hommes Hitler et Staline sont morts, mais restent les autres, et qui donc, même parmi nous, pourrait s'assurer qu'à bien chercher au fond de soi il ne percevrait nulle harmonique, fût-ce d'indignation, aux clameurs de la haine ?

Voilà que la torture est devenue un rouage essentiel des régimes de toutes orientations, et pour [beaucoup de] pays un mode de gouvernement. L'arrachage des dents et des ongles, les chocs électriques et l'usage du curare sont banalités courantes. On lie un homme, nu, debout, par-dessus un dispositif en forme de croix, étirant le corps entier afin de disloquer le réseau musculaire et les reins ; et on appelle ça le « Jésus-Christ ». Les « méthodes » vont se perfectionnant en empruntant aux techniques médicales.

Laissons les frénésies palestiniennes ou israéliennes, les cruautés [ici et ailleurs]. Tout cela est tellement commun dans le monde résigné et consentant ! Tenons-nous en là, torture et terrorisme, sécurité des États et désespoir des opposants, les « cris et la fureur ». Il faut décidément être fou pour croire à la non-violence et s'aventurer dans ses voies. Non sans tremblement, nous avons choisi cette folie (voir I Corinthiens 1.18). Nous ne pouvons partager le réflexe des âmes ardentes, mais violentes, tels par exemple ces vingt-huit étudiants en théologie protestante de Tubingue qui, sans plus, adressèrent leurs vœux de bonne guérison à (...) l'un des meurtriers présumés du procureur. (...) La générosité du sentiment ne fait pas la vérité de la situation.

NE PAS RÉSISTER AU MÉCHANT

À ce trait, on voit bien que la non-violence n'est pas naturelle à l'homme, et par suite à la société des hommes. Foin du rousseauisme qui, si j'ose emprunter aux psychologues ce terme de militaires, se montre singulièrement démobilisateur en la matière. Que l'on adopte le mythe de la création de la Genèse, et l'on verra la violence criminelle rougir la terre du sang versé dès

la deuxième génération. Que l'on accepte l'évolutionnisme du « hasard et de la nécessité », et on pourra peut-être penser que les diplodocus d'il y a 150 millions d'années étaient moins cruels que les tristes hominiens que nous sommes aujourd'hui.

Dans ses notes préliminaires, Fritz Renken souligne justement notre dépendance réciproque.

Il convient d'ailleurs à cet égard de considérer attentivement les effets graves de la démographie galopante de notre époque. (...) En moins d'un siècle la population de la Terre aura [presque] quintuplé. « De façon progressive, mais qu'on sent inéluctable, disait un biologiste¹, on perçoit l'évolution des mœurs, la montée de la violence, qui pourraient être le début des effets des nombres excessifs. La qualité de la vie est très dépendante des nombres ». Qui ne connaît l'énerverment des nombreuses compagnies ? Dès à présent, on ne cesse de signaler l'étouffement spirituel qui résulte des entassements urbains, l'agitation qui porte à la surface du corps social le malaise produit par la carence du recueillement, l'exaspération et la hargne qui multiplie, faute de maîtrise de soi, les affrontements individuels et publics. « L'enfer, disait Sartre dans *Huis clos*, c'est les autres ».

Il faut, dans cette perspective, revenir au Sermon sur la Montagne : « Ne rendez pas coup pour coup ».

Rendre coup pour coup, c'est se tenir face à l'adversaire dans l'attitude du boxeur. Pour ajuster sa garde et calculer ses coups, il ne peut fixer ses regards ailleurs que sur l'autre, ni à droite, ni à gauche, ni au-dessus. Les yeux dans ses yeux, il est rivé à son vis-à-vis, déterminé par lui, identique sauf à frapper plus fort.

Comment surprendre l'adversaire et le libérer lorsqu'on est soi-même dans une telle captivité ? Peut-on surmonter le mal par le mal ? Décidément, plus le conditionnement de la violence

¹ Etienne Baulieu, *Le Monde* du 6 décembre 1977.

générale asservit l'humanité, plus chacun d'entre les hommes doit être appelé et se contraindre au silence, au recueillement, à la prière, pour pouvoir subsister comme homme.

Précisons : comme « personne ». L'individu aujourd'hui (...) n'est plus classé que dans la catégorie biologique ou sociologique. Maillon de la chaîne de l'espèce, rouage de la mécanique sociale, il n'a pas de signification absolue et est donc un objet dominable et destructible à discrétion. La personne au contraire se situe dans la catégorie religieuse : elle est et vaut en soi, elle est porteuse d'un sens sur quoi le temps, ni la mort, ni à plus forte raison le prochain n'ont de droit absolu, si par contre elle a, impérieux et délibéré, un devoir absolu à l'endroit de ce prochain, celui de l'aimer. Et c'est dans cette obligation qui, en fait, la constitue que la personne découvre et acclame sa liberté.

CHECHER À ÊTRE DANS LA VÉRITÉ PLUTÔT QU'À AVOIR RAISON

Nous nous sommes efforcés jusqu'ici d'écartier quelques-uns des éléments qui font obstacle à la rencontre de celui que la philosophie nomme l'autre et l'Évangile le prochain. L'aliéné n'est-il pas aliénant ? Pour faire, il faut d'abord être.

Donc résolument se dégager de l'atmosphère fluante d'un monde où les références fixes ont disparu, ces références par rapport auxquelles on est en mesure de déterminer sa propre ligne de conduite ; de ce monde où les jeunes ne trouvent plus de modèles d'identification dont la vie leur fournisse un exemple et la vision de quelque chose de souhaitable : à défaut, ils se retournent avec une sorte de fatalisme vers ce qui s'offre banalement à eux et se font violents.

Dans ce climat, le non-violent véritable doit à la fois affirmer, par parole et par acte, avec l'énergie d'une passion de convaincre, ce qu'il croit — et aussi faire apparaître à l'évidence que ce n'est pas lui-même qu'il présente — ses petites idées, ses desseins

chanceux, son impuissance d'isolé, mais qu'en toute humilité ce qu'il offre lui semble devoir faire loi dans toute vie comme dans sa propre vie. Il n'assénera pas cette déclaration, il la proposera. Il ne se montrera pas enragé d'avoir raison, mais loyalement désireux de se tenir dans la vérité et d'y entraîner autrui.

Gandhi déclarait volontiers que nul ne peut proclamer une quelconque vérité ou assumer une position valable s'il n'avait pas d'abord fait sienne la part de vérité incluse dans l'opposition qu'on lui fait. Et, à ce propos, le journaliste politique anglais H.N. Brailsford remarquait que l'originalité du Mahatma consistait en grande partie dans le fait que, dans sa structure spirituelle, se manifestaient des tendances féminines au moins aussi fortes que les tendances masculines. Elles étaient perceptibles par exemple dans sa qualité d'amour, dans la joie qu'il éprouvait à jouer de ces tendances, comme dans son dévouement auprès des malades. Son cher rouet a toujours été un appareil féminin. Sa « fermeté dans la vérité », sa méthode consistant à chercher la victoire au travers de sa propre souffrance, ont toujours été des modes féminins d'action. En fait, la tension entre violence et souffrance personnelle acceptée était bien une opposition entre comportements masculins et comportements féminins. Sa mère survivait en Gandhi pacifiste et conservateur, mais l'instinct combatif masculin faisait de lui un rebelle et un réformateur¹.

C'est l'union des contraires, l'harmonie dans l'opposition. La non-violence exige cette réduction de la dualité à l'unité. Il y faut beaucoup de volontaire abaissement de sa propre personne, surtout si l'on ne veut ni trahir, ni abandonner la vérité en laquelle on a foi. C'est dire que l'on vit en soi-même l'antagonisme qu'on veut supprimer entre l'adversaire et soi. On devient en fait son propre et seul adversaire jusqu'à la résolution de l'accord.

¹ Voir Otto Wolff, *Mahatma Gandhi*, p. 99.

Albert Schweitzer, il est vrai, mesurant la difficulté de cette lutte spirituelle, pensait que la pression morale imposée à l'adversaire par cette manière de faire était de nature à produire plus d'amertume que la violence pure. Il y a tout de même la différence appréciable qu'on ne risque pas de tuer l'adversaire et qu'on ne lui manifeste pas d'animosité.

Dans son humilité, Gandhi était enclin, vers la fin de sa vie, à confesser l'échec de sa technique. Ce qui ne signifie pas qu'il songeât à renoncer à l'inspiration centrale de la non-violence. Le monde et ses modes et habitudes d'action offraient une résistance plus dure. La chose ne surprend pas le chrétien. Gandhi a péri assassiné. Jésus aussi. Mais la voie royale de l'amour qui ne s'accomplit pas dans la violence demeure envers et contre tout.

INDIVIDUELLEMENT ET EN GROUPES

Donc (...) nous maintiendrons notre refus de la violence, fût-ce avec le tremblement intérieur d'une recherche humblement poursuivie.

En évitant de s'affirmer soi-même dans l'orgueil dominateur de l'autojustification, on s'abstient d'écraser l'adversaire et, au contraire, on l'aide à devenir, en toute dignité et liberté, un véritable interlocuteur. On lui fait, quel qu'il soit, sa part de respect. On lui reconnaît un droit. Lui donc prend confiance. Et, de ce fait, il va lui être possible de se mettre lui-même en question, sans complexes. Il sera en condition de réviser la position où, assez banalement et faisant en somme comme tout le monde, il s'était établi. Il va quitter sans gêne la position résistante, où s'était réfugiée sa fierté lorsqu'il redoutait un assaut. Parce qu'on lui fait confiance, il a et fait aussi confiance. En somme, le voilà désarmé.

Constatation de fait. D'ailleurs, cette sorte de rencontre s'opère aussi au niveau des ensembles. Ainsi entre manifestants non-violents et policiers. C'est en tout cas ce que cherchent les

non-violents dans leurs *sit-in* qui d'abord semblent quelque peu ridicules aux non-initiés. En 1960, le gouvernement français commençait à arrêter et interner sans jugement les nombreux travailleurs algériens résidant en France. Le « droit de la guerre », n'est-ce pas ? Bien des Français — et pas seulement des pacifistes — condamnaient ce mode policier tout à fait arbitraire, le trouvant injuste en soi et dangereux pour l'avenir du pays même. D'où l'organisation de manifestations destinées à combattre sans violence cette iniquité.

Il s'en faut de beaucoup que tous les participants, hommes ou femmes, aient été des non-violents convaincus. Mais, sans aucune faute, tous se conformèrent à la règle acceptée. Quand la police donna ordre de se disperser, personne ne bougea. Quand elle entreprit de disperser elle-même la foule, tout le monde s'assit par terre. Impossible aux agents de séparer désormais les manifestants en les poussant en des directions diverses. Par ailleurs, étant eux-mêmes debout, ils dominaient ces gens assis et paisibles. Ils se trouvaient en position de force, et n'éprouvaient donc ni peur, ni désir de réduire violemment leurs opposants. Pratiquement s'établissait une sorte de consensus.

Plus tard, un officier m'a dit (...) : « Quand on nous jette des pierres, des boulons, des fragments de grilles d'arbres, nous savons que faire. Nous y allons de la pèlerine plombée ou de la matraque. Mais avec vous que voulez-vous que nous fassions ? » Et un autre : (...) « Je souhaite que vous réussissiez, car alors nous pourrions redevenir, nous autres, ce que nous n'aurions jamais dû cesser d'être, des gardiens de la paix ». C'est le vieux et beau nom de la police parisienne.

L'INDISPENSABLE VÉRITÉ

Il est clair que le dernier mot de la non-violence est dans la vérité et dans l'amour. Clair aussi que l'absolu de la vérité et de l'amour n'est pas l'ordinaire de la condition humaine. Parlant de l'Église orthodoxe russe, Nicolas Berdiaeff disait en 1932 :

« La langue sociale et les catégories de pensée qui s'y rattachent restent entièrement adaptées à l'ancienne division en ordres sociaux. On pourrait croire que... non seulement la révolution prolétarienne, mais même la révolution bourgeoise ne s'est pas accomplie. Si l'Église se tourne vers l'éternité, elle est aussi tournée vers le temps et, dans ses exhortations au monde, elle doit parler un langage social qui lui soit approprié »¹. *Mutatis mutandis*, il en va de même dans nos sociétés occidentales où l'on peut bien dire que le langage et les institutions correspondent à un état de la société dont il ne subsiste guère que des vestiges. Et les politisations, parfois délirantes, de chrétiens, voire d'Églises, n'y changent pas grand-chose.

Justice, vérité, amour, à notre niveau, ne sont que partiels et épisodiques, actes individuels plutôt que faits de société. Nous avons pourtant à y viser inlassablement. Notre paix, intérieure et active, ne peut donc venir que d'une tension qui n'est ni trouble, ni fièvre, mais attention et recherche constantes.

Faudrait-il parler ici du jeûne, ce complément de la prière-combat (agonie) ? Camille Drevet écrit que Gandhi « jeûnait quand il ne voyait pas d'autre moyen de purification et qu'il espérait faire un pas de plus avec Dieu comme suprême et unique soutien ». Elle le cite : « Le jeûne parfait, harmonie entre la tête et le cœur, doit isoler les forces du mal, rendre celui qui jeûne capable de ressentir les plus légers changements d'atmosphère spirituelle ». Et encore : « Aucun jeûne jusqu'ici n'a été merveilleux. Je ne parle pas du monde extérieur, mais de ce qui se passe en moi. C'est une paix céleste », laquelle, ajoute notre amie, s'est bien souvent accompagnée d'une indéniable efficacité. Les Anglais ont parlé du « miracle de Calcutta » après le grand jeûne qui fit cesser les massacres suscités par la « partition » de l'Inde en 1947, mais Gandhi n'y voyait que le simple

¹ *Le Christianisme et la lutte des classes*, p. 153.

fait d'avoir « écouté la musique de Dieu et dansé au son de sa musique »¹.

Dans notre ordinaire, il y a peu d'état de paix réel. Nous y risquerions apathie et laisser-faire. Par non-résistance au mal, on aiderait à donner carrière à la violence. La paix naît d'une activité ardente et sereine tout à la fois. C'est dire que l'âme y a sa part, la première.

Il faut y insister parce que la tentation vient, avec la lassitude de la répétition et la banalisation de l'habitude, de ne plus regarder en face la réalité quotidienne du monde en conflit, de s'abandonner au mirage d'un Royaume de Dieu dès à présent actualisé, et de s'enfoncer dans un quiétisme qui vous engourdit. Rien ne saurait justifier le non-violent de se refuser aux loyales analyses psychologiques ou sociologiques, non plus qu'aux vigoureuses décisions de caractère ou de politique. Sourire est bien, hurler parfois préférable. L'iniquité n'a pas droit à la tolérance (...) Jean Brun (...) ne peut s'empêcher de conclure : « Mais répondre à la violence par une autre violence, n'est-ce pas déjà nous être laissés corrompre, n'est-ce pas devenir intolérables par suite de notre attitude envers l'intolérable ? N'est-ce pas finalement tomber dans un nouveau manichéisme, distinguant les bons et les mauvais Grands Inquisiteurs ? »².

Nulle raison d'État, nul motif de civilisation, nul prétexte de société ne peut prévaloir sur la Vérité. « La vérité vaincra et l'emportera », disait Thomas Mazaryk. Si le mensonge est la première vague de la violence, la vision véridique est la première démarche de la non-violence. Elle rend manifeste la vigueur de l'âme et fait sa droiture dynamique et conquérante.

ET L'AMOUR !

Il faut terminer en parlant d'amour. J'avoue un certain désarroi, car il est si difficile de le faire sans enflure ni tromperie.

1 *Gandhi interpelle les chrétiens*, pp. 83-84.

2 *Le Retour de Dionysos*, p. 249.

On se sent toujours personnellement en défaut sur ce point, et il faut redouter l'hypocrisie.

On aime, oui, mais médiocrement. Des lueurs, mais pas de flamboiements. Des sacrifices, peut-être, mais si pauvres finalement au prix de ce qu'aux meilleures heures on voudrait donner de soi. C'est ici essentiellement que la vérité de la vie prend un caractère nécessairement personnel. Il y faut la pleine responsabilité, la totale conscience qu'une psychologie de foule ne saurait conférer et même interdit habituellement en politique.

Devant le don de soi on est seul. Devant le don absolu on serait seul absolument. C'est bien pourquoi je persiste à considérer fixement Jésus en croix. Et retentit en moi sans cesse son terrible cri : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Délaissé de nous autres hommes, c'est peu en fin de compte. De Dieu, c'est épouvantable. Car paraît alors l'image et l'appel du néant, la liquidation de toute espérance. L'Histoire entière n'est plus qu'un jeu d'ombres et l'univers une représentation absurde.

Pour aller délibérément jusqu'à ces profondeurs de notre condition humaine, il fallait un amour sans mesure. La mort elle-même y perd son pouvoir. Elle se montre comme une rupture avec la finitude et sa pseudo-fatalité. Ce dépouillement finit en gloire. Cette non-violence donne les signes et a les promesses de la victoire, la seule qui le puisse être réellement.

Ici et ailleurs, maintenant et plus tard, voici le Royaume. Quelle splendeur !

RIEN DE L'ARMÉE, TOUT DE L'AMOUR¹

« Il l'a déployée en Christ, en le ressuscitant des morts, et en le faisant asseoir à sa droite dans les lieux célestes » (Éphésiens 1.20).

VOILÀ QUI OBLIGE, SANS ATTENDRE, à démêler dans le cours des événements ce qui est conforme et ce qui est contraire à la volonté de Dieu. Voilà qui appelle à l'effort de serrer au plus près, dans ses jugements et ses prises de position, le dessein d'amour manifesté envers les hommes en Jésus-Christ.

Or, beaucoup sont en souci. Qu'il y ait par la nation une sourde inquiétude et qu'elle fuse çà et là dans le rejet de l'appel aux armes, pourquoi le nier ? Ceux-là mêmes qui font leur le principe de la nation armée n'échappent pas à quelque trouble. C'est qu'ils voient s'amplifier régulièrement ce qu'il faut bien appeler la militarisation du pays. Et s'éloigne à leurs yeux le visage du Fils de l'Homme doux et humble de cœur.

L'emprise de l'esprit de force se fait de plus en plus sensible dans tous les aspects de la vie nationale. Cela est dû pour une part à l'intrication croissante de l'armement et de l'industrie. L'expansion des exigences militaires inquiète : achat de terrains, création de silos pour explosifs, installation de dépôts de missiles, contrôle de la population civile. (...) Que le service obligatoire soit dit national au lieu de militaire ne l'empêche pas d'être contraignant et d'y perdre de ce fait le meilleur d'un authentique service. Les décisions prises unilatéralement sont

¹ Extrait de *Le Christianisme au XX^e siècle*, 11 nov 1971, et C.R., décembre 1971, « Défense nationale ? »

sans appel et les protestations sont sans effet. L'ordre militaire jouit plus que jamais d'un privilège arbitraire et exorbitant dans les nations.

Cette abusive domination procède aussi de l'enflure croissante de la notion de l'État. Le ministre de la Défense français écrivait en 1963 : « Chez nous, le service militaire est une institution fondamentale, qui a certes une raison d'être militaire, mais aussi sa valeur politique (...) Il est un des instruments essentiels d'une solidarité nationale. Y toucher, c'est toucher, je le crois, un fondement de la République ».¹ C'est là une vue suspecte de l'Histoire, puisque la conscription universalisée et imposée n'a pas deux siècles d'existence. Penser que la nation, et son expression juridique, l'État, constituent l'instance suprême à laquelle devrait se référer la conscience des citoyens dénote une redoutable tendance au totalitarisme. Mussolini ne disait-il pas que « L'État était la conscience des consciences » ? On peut sans peine s'instruire des catastrophes à quoi mène pareille conception. Mais surtout il est clair qu'aucun chrétien ne pourra jamais consentir, sauf apostasie, à une contre-vérité de cette sorte.

PAS DE DEMI-MESURES

Dans cette perspective, il faut bien voir que c'est de la conscience précisément, de l'âme, que monte, grandissante, la contestation d'une pseudo-civilisation où l'homme est déshumanisé, et la nature même dénaturée ; où la société est subvertie au profit d'une « puissance » profitable à un nombre restreint de privilégiés et dommageable à la plupart des citoyens. Très nombreux sont aujourd'hui les chrétiens de toute obédience qui font écho, en raison même de leur foi, à ce grand cri de tant d'hommes et singulièrement d'une jeunesse qui éprouve l'impression d'étouffer.

¹ Note de l'éditeur : la conscription obligatoire a été supprimée en France en 2001. Demeure une armée de métier composée de volontaires.

C'est dire que nos autorités doivent entendre cet appel de détresse et ne pas le laisser devenir cri de colère ou signe d'écœurement. Il doit y être répondu largement, généreusement, et point par des demi-mesures qui tentent de rafistoler institutions ou concepts périmés. Si l'on veut écarter la négation de l'État, il convient de le tenir en sa vraie signification, qui est de servir le peuple en son métier et non de l'asservir en s'érigeant en une espèce d'entité métaphysique qui se donne, comme une idole, des droits absolus sur les personnes.

Sous le couvert de ces vues générales, nous retiendrons trois points. Premièrement, le développement de l'armement atomique et les ventes d'armes à l'étranger marquent, contre notre liberté, le mouvement croissant de l'appareil militaire vers sa constitution en État dans l'État.

On nous assure que le commerce des armes ne se fait pas sans discrimination. La question reste pourtant posée quand ce trafic concerne l'Afrique du Sud raciste,¹ et simultanément Israël et certains États arabes. Il s'agit, nous dit-on, de se procurer des devises. (...) Ne devons-nous pas penser qu'avec les [armes] on vend un peu de l'honneur de la France ? Il n'est pas déplacé d'estimer qu'à armer les nations en passe de conflit on se donne quelque ressemblance avec ceux qui, voyant deux hommes se battre dans la rue, passeraient un couteau à cran d'arrêt à l'un ou l'autre, sinon aux deux. Moralement, c'est indéfendable.

Pour ce qui est de l'armement atomique, il n'est tenu aucun compte des protestations des autochtones (...) dans la poursuite des expériences nucléaires². (...) Il est fait mépris des inquiétudes pourtant raisonnables devant la construction des réacteurs, le danger de leur activité et de leurs déchets. Imperturbablement, les gouvernements mènent une politique

1 Note de l'éditeur : le régime de l'apartheid est désormais aboli.

2 Note de l'éditeur : les essais nucléaires ont cessé en Polynésie.

en la matière sans jamais poser ouvertement la question aux citoyens français ou en dissimulant les résultats défavorables des sondages d'opinion. N'est-ce pas porter atteinte à la démocratie, alors qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort ? Ce n'est pas la direction du Royaume.

Deuxièmement, devant cette situation il faut gravement soulever le problème même de la « défense » dite nationale, puisque son pavillon couvre cette marchandise. Non point certes que nous tenions pour négligeables certaines valeurs et réalités, mais parce que certains modes de défense nous paraissent produire le contraire de ce qu'on en attend, et qu'enfin ce qui est vital a besoin d'être servi avant qu'on avise de le défendre. Détruire les raisons de vivre brise toute résistance des esprits. On ne le voit que trop quand, les armées vaincues, les peuples se couchent. Mettre sa confiance dans la force des armes, c'est dès l'abord limiter sa foi dans la force propre du Dieu vivant, puisque l'une contredit l'autre. Et c'est subsidiairement s'interdire d'imaginer et de préparer des voies moins douteuses.

Il y a lieu par ailleurs de nous demander si, chrétiens et non-chrétiens, nous ne sommes pas, comme d'autres, en retard d'une guerre. L'importance que se donne l'armée induit à penser à l'affrontement par-delà les frontières, alors que les conflits prévisibles sont d'ordre social, en forme révolutionnaire. Ou bien, serait-ce à dire que dès à présent et sans plus de réflexion on serait résigné de part et d'autre à justifier aujourd'hui la guerre civile et à la faire demain ?

Finalement, l'idéologie militaire représente l'un des éléments les plus pesants de la vie spirituelle des nations. Elle assujettit les citoyens à une vue matérialiste de la vie politique. Gros bataillons, bonnes bombes sans parler des prestigieux profits. Et nous autres, chrétiens, pouvons toujours répéter que nous croyons au Saint-Esprit, cela ne dérange pas

les chefs politiques, responsables des armées, puisqu'en même temps on continue à marcher au pas cadencé et de s'entraîner au maniement du matériel de guerre. Dieu et César d'abord, Dieu et Moloch ensuite. Et Moloch stérilise les cervelles et les cœurs en sorte qu'ils ne puissent plus concevoir qu'il y a dans le bon vouloir, dans la clarté de l'appréciation des relations interhumaines et internationales, dans le courage civique et moral non-violent, dans la patience et le pardon, des éléments capitaux pour le bon ordre du monde.

Il faut savoir, oui, si les chrétiens font confiance à leur Dieu comme au Maître de l'histoire, bien que, quand il s'y manifesta en Jésus-Christ, la chose ait assez mal tourné ; ou plutôt s'ils lui font confiance précisément parce qu'il n'y eut rien en Jésus-Christ qui fut de l'ordre de la violence et de la haine ou de la peur, rien de l'armée et tout de l'amour. À quoi, à qui croyons-nous, disciples du Crucifié ? Est-il ressuscité, oui ou non ?

En ce cas, servons-le comme lui-même a servi.

ESPRIT DU PACIFISME¹

« Tenez donc ferme : ayez à vos reins la vérité pour ceinture ; revêtez la cuirasse de la justice » (Éphésiens 4.14).

ATTENDRE EN SILENCE LE SECOURS de l'Éternel ? Il fut un temps où le pacifisme cédait aisément à la tentation de la facilité, je veux dire à l'illusionnisme. Il croyait accessible, dans le plan social, non pas demain, mais immédiatement, et, dans ce cas, non point en vertu d'une sorte de miracle qui bousculerait les lois du développement psychologique et sociologique ordinaire, mais par l'effet de son propre effort et du travail de quelques-uns ce qui dans l'âme est le produit de la foi. Il faut bien constater en effet que, faute d'être suffisamment nombreux et peut-être surtout d'être suffisamment forts spirituellement, le pacifisme s'est révélé incapable de fournir aux hommes d'État les moyens d'une action véritable contre la guerre. Et qui oserait dire que présentement son témoignage fournisse les éléments d'une politique internationale immédiatement applicable et vraiment satisfaisante ?

Mais aujourd'hui le pacifisme de la foi est lui-même hanté par la tentation inverse, je veux dire par le désespoir. « Le témoignage, dit-on, est du domaine de la religion, tandis que la politique est du domaine du succès temporel. Il ne faut pas confondre les deux ». Et la conclusion, c'est qu'il faut garder sa foi de toute alliance contre-nature, et ne pas attendre de Dieu ce qu'il ne saurait vous donner. Pratiquement, on l'attendra

¹ Extrait des C.R., juin 1949

donc des armes atomiques du pays de la Libre-Entreprise, ou de l'extension de la révolution soviétique. Mais on n'est plus pacifiste en ce cas. On voit fleurir de tels raisonnements, que suivent de telles attitudes, dans toutes les périodes historiques où le citoyen est durement pressé par les événements, en cours. Ces vues traduisent une sorte de désespoir : l'homme fatigué, harassé, févreux, n'a plus assez d'énergie intérieure pour projeter sa foi sur les événements et par elle modifier leur structure. Il est par l'effet de sa lassitude ou de son découragement dépouillé de tout pouvoir de préhension sur la réalité. Il s'abandonne, c'est-à-dire qu'il abandonne son rôle essentiel d'homme, qui est d'insérer l'esprit dans la trame du monde, de servir d'instrument à l'incarnation du Dieu vivant, de collaborer par sa fidélité à la transmutation du réel. En fait, il trahit, le malheureux, et il essaie de masquer sa déchéance à ses propres yeux, en lui donnant des justifications pseudo-philosophiques ou pseudo-religieuses.

Que peut une poignée de chrétiens que l'Évangile a appelés et voués à la paix en face d'un monde tourmenté dans son âme par des passions et des frénésies qui, après s'être exprimées par canonnades et bombardements aériens et tout en continuant même de s'exprimer ainsi, jettent les esprits au désarroi et les cœurs à l'amertume, sinon à la haine ? Que peut la calme et pieuse sagesse de ces chrétiens devant le déchaînement tumultueux des instincts et des mystiques ? Ils n'ont pas seulement contre eux, ces pacifistes, le mouvement naturel du cœur de l'homme, sa paresse à concevoir et à réaliser le nouveau, son tremblement devant l'inconnu de l'avenir, sa résistance à l'effort et au sacrifice, son inertie et sa passivité ; ils ont aussi pour braver leur espérance, des énergies en mouvement, des puissances exaltées, des forces jaillies du tréfonds de l'être, des dynamismes élémentaires portés à leur paroxysme par la propagande aux mille voix et formidablement efficients du fait de la communion des masses dans l'irrationnel. Puissances d'en-bas,

surgies d'au-delà du seuil de la conscience, mais qui, liées à la vie, tiennent d'elle ce qu'elle-même tient de Dieu ? Puissances divines déçues. Notre temps à son tour vérifie la profondeur tragique du vieux mythe¹ de Lucifer. Cette énergie, elle est de Dieu, mais tournée contre lui. Et les démons au masque de mensonge entraînent les hommes séduits, à dévouer leur foi, leur amour et jusqu'à leur vie à l'œuvre d'impiété, de haine et de meurtre. Sombre grandeur des cultes antiques que nos siècles « de lumière » croyaient révolus ! Cultes de faux dieux, cultes de mort ! Où est Christ en tout cela ?

Dieu est d'abord vérité. Parce qu'il est. À l'encontre de tant de choses et d'hommes qui n'ont de l'être que l'apparence. Le mensonge, avec ses variations d'erreur, d'illusion et de foi pervertie, est signe de mort, non seulement en ce qu'il prépare des conséquences funestes mais parce qu'il révèle déjà l'absence de réalité. On ment tellement de notre temps que les hommes, et avec eux les croyants, finissent par ne plus croire à la puissance intrinsèque et à la vertu créatrice de la simple et nue vérité : on est foncièrement athée et on favorise par tactique l'action des Églises (pour autant qu'elle ne vous gêne pas) ; on est chrétien et on seconde ou au moins approuve des croisades même militaires contre les sans-Dieu ; on opprime et exploite des millions et des millions d'hommes chez soi et à l'étranger et on prétend organiser la paix et la joie de vivre pour tout le monde ; (...) on prétend [les] souder par l'assassinat et la guerre. Mensonges. Dans ce réseau de demi-vérités (demi-vérité, mensonge entier), de contre-vérités, d'affirmations de propagande, de mensonges camouflés d'apparente sincérité on d'indignation tapageuse, personne ne sait plus où il en est, les menteurs moins encore que les autres, car ils se prennent à leur propre jeu. On arrive ainsi à être pleinement sincère,

¹ Note de l'éditeur : Lucifer fut perçu au début de notre ère comme un « ange de lumière », évoquant Vénus, « l'étoile du matin ». Mais peu à peu, avec les Pères de l'Église, il désignera Satan. D'où sa connotation allégorique, mythique, au cours de l'histoire.

dans le moment où on est le plus en dehors de la vérité. Signe dramatique de la confusion générale des esprits.

Qui dissipera ces nuées, sinon celui qui dira la vérité ? Il faut croire, entendez-vous, croire avec une assurance victorieuse, tenir pour absolument certain que la simple affirmation de la vérité est un élément positif de la paix et une contribution insigne à sa construction. Donc, pacifistes chrétiens, disons que la justice, surtout envers les faibles, le respect de la parole donnée, la bonne foi, sont aussi nécessaires à la paix que la bonne volonté et la non-violence. Maintenons qu'il n'y a point de force créatrice dans la violence et que l'Évangile demeure inconciliable avec la guerre, aussi bien la guerre de délivrance que la guerre de préservation. Mais disons surtout, et avec cette vigueur entière de l'âme qui tire ses conclusions et aligne sa conduite sur ses convictions, que la vérité seule et l'amour sont capables d'action féconde. Alors, nous créerons l'atmosphère de la paix où les hommes respirent à nouveau la sagesse et la bonne volonté.

LA JUSTICE ET LA VIOLENCE¹

« Semez selon la justice, moissonnez selon la miséricorde, défri-chez-vous un champ nouveau ! Il est temps de chercher l'Éternel, Jusqu'à ce qu'il vienne, et répandez pour vous la justice » (Osée 10.12).

IL Y A DES GENS QUI PENSENT encore que l'homme est maître de ses destinées. À leur jugement, l'application rationnelle de techniques dûment agencées, pourvu qu'elle soit stimulée et contrôlée par une sagesse avertie du prix de certaine générosité, doit quelque jour nous conduire à l'âge d'or. Curieuse espérance, on attend des efforts et volontés de l'homme la cité de justice à venir, alors qu'on se résigne à reconnaître ce même homme incapable de justice personnelle absolue. Tout de même, il faudrait bien voir la réalité en face, et comprendre que les hommes mauvais font les sociétés mauvaises, tout comme les sociétés mauvaises font les hommes mauvais.

Vous voulez la justice sociale. Mais êtes-vous juste ? Juste contre vos préjugés, juste en dépit de vos intérêts, juste malgré vos amitiés, juste enfin sans conditions ni réserves ? Si vous accomplissez un acte juste, l'avez-vous fait librement ?

Récemment en France [1936], les employeurs accordèrent quinze jours de congé payés à leurs ouvriers et employés. Rien de plus juste. Tous conviennent qu'on leût dû faire depuis cinquante ans au moins. Seulement ils ne le firent que contraints et forcés, lorsqu'un soulèvement général des

¹ Extrait des C.R., janvier 1937, « La justice et la violence ».

travailleurs et l'action concordante d'un gouvernement favorable eurent inscrit ces congés payés dans la loi. Qui a provoqué ce soulèvement ? Les communistes ou quelque autre malintentionné ? Non, les employeurs qui n'ont pas servi la justice et lui préférèrent délibérément leur intérêt, ou plutôt leurs intérêts.

Une chance encore, ou une grâce plutôt, qu'il n'y ait pas eu d'effusion de sang ! Mais voyez l'Espagne : depuis des siècles la caricaturale trinité de Mammon, de Moloch et de Baal, je veux dire la coalition de l'argent, de la violence et d'un sans-dieuisme déguisé en religion, étouffa systématiquement toute aspiration à la liberté spirituelle ou politique, combattu et écrasé les hommes ou les mouvements pitoyables au pauvre peuple ou à la pauvre justice, prétendu tenir cette nation en marge de l'évolution du monde, sans même se demander si peut-être ce n'était pas Dieu qui la menait. Vivaces ici comme ailleurs, les plants de la justice et de la liberté se heurtèrent dans leur croissance à cet obstacle. Rien pourtant ne pouvait empêcher la montée de la vie. Il fallut donc bien que la muraille fût rompue, brisée. Et parce que les uns, qui le pouvaient, n'ont pas accordé la justice au temps voulu, les autres, qui ne savent autrement, se trouvent contraints de la défendre et de l'attirer à eux par le moyen des armes.

Personne ne peut indéfiniment brimer la justice. Il faut qu'elle soit. Si ce n'est pas par une volontaire obéissance aux injonctions de l'Esprit, ce sera au travers des spasmes incohérents de la violence. Mais dites-vous bien que c'est toujours la trahison des clercs qui fait la fatalité des guerres. Insistons-y : c'est la carence de l'Esprit qui appelle inéluctablement le jeu démoniaque de la violence. On manque l'énergie d'En-Haut, la violence devient inévitable. C'est une loi de nature, un principe premier de la création asservie au péché, tant que la grâce ne l'a point libérée et rachetée. Car il faut une force. Vous le voyez, nous sommes, puisque chrétiens, et si misérables,

comptables devant les hommes et coupables devant Dieu de tout le sang qui coula à Madrid et coulera demain ailleurs.

Voilà. Ils cherchent obscurément un monde meilleur. Ils tâtonnent à la recherche des libérations si longtemps attendues. Ils découvrent des pays enchantés dont leur cœur pendant des siècles a rêvé. La bonne terre ne sera plus laissée en friche pour que l'orgueilleuse possession des « grands » soit affirmée, au prix même de l'éternelle disette de paysans faméliques : on partage les terres ; rien de plus juste. Les esprits non plus ne resteront plus en friche pour que soit maintenue la domination d'une église où Jésus-Christ se trouve dépaycé, et avec lui les meilleurs fils de cette mère trop mondaniée : on ouvre des écoles ; rien de plus conforme à l'Esprit. Ô joie, les temps nouveaux se lèvent. Voici l'aube de la révolution. Tout faire neuf ! Tout recréer ! La vie vaut maintenant d'être vécue. La mort d'être bravée, et s'il le faut acceptée. Quel combat !

Oui, mais ce combat de l'Esprit, on le mène — partout au monde — à coups de mitrailleuses à l'avant, et aussi hélas ! à coups de revolvers à l'arrière. Condamne qui voudra. Qui donc a enseigné mieux ? Cependant, il faut bien voir que le moyen nuit à la fin, que l'usage d'un moyen impur souille l'âme de qui s'en sert, que l'âme souillée n'est plus capable de toute la justice. Avec douleur, je songe à tel serviteur de la juste cause, qui a durement peiné et rudement souffert pour elle, dont les souffrances mêmes ont hâté l'aube des temps qu'on voudrait nouveaux tout à fait, mais qui, faute de mieux, a cru devoir recourir aux moyens violents et peu à peu cède à ce qu'un des siens tristement qualifie de « sadisme du revolver ». Il n'avait pas peur de la prison, ce révolutionnaire. Le voilà maintenant qui tremble devant son prochain, tout comme le dernier des conservateurs. L'Esprit le déserte à mesure qu'il sert autrement que selon l'Esprit. Même il ne sert plus. Il défait aujourd'hui ce qu'il a fait hier. Que la révolution était belle sous la tyrannie !

Ses armes étaient la ferveur, l'espérance, le courage, la souffrance volontaire, la foi, le sacrifice, elle était invincible à cause de sa grandeur et de sa pureté. Maintenant, elle s'adonne, à contrecœur certes, mais tout de même, à la mitrailleuse, au canon, à l'avion de bombardement : qu'elle est vulnérable ! La voici déjà blessée. Au cœur, par la haine, nouvellement venue, et par quelque peu de mensonge aussi, nécessaire pour masquer des manquements qu'on regrette, bien sûr. Il faut le reconnaître loyalement quand la violence s'en mêle, la justice s'en va. Par-dessus 1789, la tyrannie de Napoléon rejoint celle de Louis XIV. Et finalement, il ne reste guère de nouveauté sous le soleil.

Faut-il donc s'abandonner au scepticisme ? Incrire toute l'histoire dans le cercle vicieux d'une carence de la justice qui rend fatale la violence et d'une explosion de la violence qui sape et détruit la justice ? Il le faudrait certainement si nous étions laissés à nous-mêmes. Mais la force du Dieu vivant peut rompre le cercle d'airain. Il peut, lui, insérer dans la trame des événements des causes nouvelles qui prépareront de nouveaux effets pour l'avenir. Lui, lui seul, il peut donner à la justice cette vigueur qui la fait aboutir et rend inutiles les éclats de la violence. Lui seul brise cette fatalité. Tu le crois. C'est bien, mais souviens-toi qu'il lui faut des hommes pour cela, des témoins. Qu'attends-tu pour offrir ta vie ?

On nous attend à l'œuvre, chrétiens. Et il est grand temps ! Que faire pratiquement ? Eh bien, pour commencer et pour ce qui est de l'Espagne, appuyer les efforts faits en vue d'obtenir la cessation de la guerre par les voies de la médiation. (...) Il n'y a de victoire vraie que celle du Dieu vivant, non point la victoire du parti qu'appuient la majorité d'un clergé ou les dignitaires d'une Église, mais celle du juste et du vrai. C'est pourquoi, bien que voyant du côté du gouvernement un plus grand

poids de justice et de vérité, je ne souhaite pas le triomphe de ses armes (encore moins, bien entendu, celui des armes adverses !). (...) La médiation épargne les vies humaines, et ménage l'avenir en ôtant à la haine et à l'orgueil leur pointe. N'est-ce point aux disciples du seul Médiateur d'intervenir ici par une infatigable et décisive intercession, et, s'il se peut, par des actes correspondants ?

L'ORDRE DU MONDE CONTRE L'ÉVANGILE¹

« *Mais ce que j'ai contre toi, c'est que tu as abandonné ton premier amour* » (Apocalypse 2.4).

(...) **UN ÉLÉMENT DE TERRORISME** a été accepté dans la pratique ordinaire de la guerre. Des avions allemands ou italiens mitraillaient les routes françaises au cours de l'exode de juin 1940, volant en rase-mottes, à la cime des arbres, dans un tumulte assourdissant. Je revois la blonde fillette qui ne s'était pas jetée assez vite dans le fossé en bordure de la route d'Étampes à Orléans, et dont la robe claire rougissait d'une tache croissante ; je vois ces chevaux de labour qui traînaient de lourds chars, où des paysans belges avaient entassé quelques humbles richesses, et qui sous les balles s'affaissaient, tombant sur le côté, ventre déchiré, émettant par saccades leurs entrailles. (...)

Oublié le droit des gens que La Haye s'était acharné à codifier. Finie la discrimination des objectifs civils et des objectifs militaires. Dans cette guerre totale qui correspond si bien à la formule totalitaire que l'économie aussi bien que la politique impose de plus en plus et partout à la vie publique, l'important n'était-il pas de démoraliser les populations par la terreur, de briser la résistance armée en brisant le moral de la nation entière, de paralyser les mouvements de troupes en provoquant l'embouteillage des routes par l'exode massif des foules épouvantées ? Qui ne se scandalisait alors de ces procédés barbares ? Mais, trois ou quatre ans plus tard,

¹ Henri Roser, *Le Chrétien devant la guerre*, Éditions Labor et Fides, 1953.

quand le terrorisme de l'aviation et des bombes au phosphore s'affirma le plus fort du côté allié, qui encore jetait les hauts cris en apprenant qu'en une nuit la RAF avait détruit quarante mille personnes, sans aucune discrimination, Cologne par exemple, pour ne point parler des ignobles boucheries de Hambourg, de Berlin, ou surtout de Dresde ? On s'habitue à tout, surtout quand c'est l'adversaire qui paie les frais.

L'ORDRE MILITAIRE

Qui dira les blessures laissées dans les consciences par l'emploi de ces méthodes ? Et par leur acceptation, ou même leur justification ? « Tuez vite, tuez beaucoup, tuez terriblement », disaient les chefs, « la guerre ne s'en achèvera que plus tôt, et ainsi seront évités des massacres plus étendus finalement du fait de leur durée et de leur répétition ». Le plus étonnant, dans un contexte historique pareil, c'est qu'on puisse encore se montrer surpris qu'il y ait eu des camps de la mort avec leurs méthodiques destructions et le raffinement de leurs tortures. Si vous consentez, sous prétexte de nécessité, à la barbarie, je veux dire à l'oubli ou au mépris des règles universelles, quoi d'étonnant si d'autres, qui ont peut-être simplement un esprit de système plus développé, vont plus loin dans cette voie ? Et que dire des armes de destruction massive où nous voici arrivés, napalm, bombes atomiques, procédés bactériologiques ? Cette fois-ci, les bornes de l'horreur sont reculées jusqu'à l'infini.

D'aucuns proposent bien d'en interdire l'usage et de lier les peuples par des conventions très fermes. Admettons, si vous voulez, qu'au beau temps des sagaies, des couleuvrines ou même des fusils, la violence encore modeste de la guerre pouvait être contenue par un appel au droit. Mais allez donc régler l'actuelle orgie de brutalité, c'est-à-dire la limiter après que vous l'aurez autorisée ! C'est méconnaître le caractère de l'ordre militaire, qui passe outre au droit pour ne considérer que l'efficacité.

Plus réalistes furent les théologiens américains qui, sur commission du Conseil national des Églises du Christ aux États-Unis, se réunirent (...) pour donner une consultation sur la légitimité devant la conscience chrétienne de l'emploi des armes de destruction massive. Ils déclarèrent :

« Tant que durera la situation présente... si les États-Unis abandonnaient leurs armes atomiques ou donnaient l'impression qu'ils ne les utiliseront pas, cela équivaldrait à laisser le monde non-communiste totalement sans défense. (...) Nous croyons que la puissance militaire atomique, qui doit inclure des armes atomiques tant que d'autres nations en posséderont aussi, peut être un obstacle efficace à la guerre mondiale et à la tyrannie. Si les armes atomiques ou d'autres à effet aussi destructeur étaient employées contre nous ou nos amis en Europe ou en Asie, nous croyons que notre gouvernement serait justifié à les employer en retour, avec toute la modération possible. C'est l'esprit inquiet et troublé que nous en venons à cette conclusion, mais toute autre laisserait notre peuple et ceux d'autres pays exposés à des dévastations incessantes et à une défaite probable ».¹

Conclusion : avec ou sans scrupules, employons les armes atomiques, et demain les armes bactériologiques, car — n'est-ce pas ? — la fin justifie les moyens.

Même ces moyens-là ? Même s'il faut, en les utilisant, rebrousser le cours millénaire des effets de la science, et s'employer [à la recherche et à la mise en œuvre des modes d'action propres] à écraser, consumer, incinérer, suffoquer, étouffer, contaminer, infecter ce frère, quel qu'il soit, pour qui Christ est mort ? Même si, ce faisant, on désavoue la médecine, la solidarité, la charité, la communion humaine, et même l'intention de Dieu ? Même s'il faut appeler le mal bien et le bien mal ? Même s'il faut en fait renverser l'échelle des valeurs telle que le christianisme de Jésus-Christ l'a dressée ?

¹ Rapport présenté à Cleveland le 27 novembre 1950.

En définitive, ceux qui prennent cette voie-là, théologiens ou non-théologiens, entérinent la malédiction qui pèse sur l'humanité et contestent à la grâce le pouvoir de l'écartier. La Conférence œcuménique d'Amsterdam a confirmé le jugement déjà porté par celle d'Oxford : « La guerre implique l'inimitié forcée, une atteinte diabolique à la personnalité humaine et de redoutables altérations de la vérité. La guerre est une terrible démonstration de la puissance du péché en ce monde, et un défi jeté à la justice de Dieu »¹. Et malgré cela, qui n'est que trop vrai, des chrétiens, des docteurs de l'Église seraient dans la vérité en faisant la théorie de l'invincibilité de la puissance du péché, et, sous prétexte de défendre la civilisation, consentiraient à légitimer « ce défi à la justice de Dieu », et exhorteraient leurs frères à y prendre part ? Passe encore que le pessimisme les conduise à affirmer la pérennité de la guerre, mais comment justifier dans la foi que les disciples du Christ persévèrent à y participer ? On ne peut concevoir défaitisme plus désastreux. Se refuser à la guerre, ce serait pécher par l'hérésie de l'idéalisme ? Mais y consentir, n'est-ce pas pécher par soumission délibérée à la puissance des ténèbres ?

En fait, ce qui, civilisation, christianisme, ou tout ce que l'on voudra, ne pourrait plus être défendu qu'à ce prix ne mériterait certainement plus d'être défendu du tout. Et de deux choses l'une : ou bien tout est indifférent désormais, car nous sommes condamnés au crime chaque jour plus violent et plus inexpiable ou bien il y a, pour assurer la défense de ce qui doit être défendu, une autre force, non du démon celle-là, mais de Dieu. Qu'est-ce donc que la voie de la Croix ?

Disons-le, il ne s'agit plus tant peut-être d'une hérésie que d'une idolâtrie. Autrefois, on combattait pour défendre sa

¹ *Les Églises en face de leur tâche actuelle*, page 246.

femme, sa maison, et même, quand les guerres étendirent l'aire de leur action, pour une communauté de la terre et des paysages, pour une identité de la langue, pour une communion charnelle au sein de la patrie. Je ne pense pas que cela puisse suffire à justifier devant Dieu le mode de cette défense mais enfin il s'agissait de réalités concrètes, d'être et de choses. Tandis qu'aujourd'hui il s'agit d'idéologies, auxquelles d'ailleurs on ne se soucie nullement de savoir si vous donnez votre adhésion. Ces idéologies, parées de séductions et de grandeurs par ces sergents recruteurs que sont tous les bénéficiaires des régimes abrités derrière elles, en appellent aux sentiments les plus profonds, se réclament de l'obligation morale, prétendent à la vérité la plus haute, et, animées par des croyants ou des incrédules, s'arrogent sur les consciences des droits qui ne sont qu'à Dieu. À qui les supporte par faiblesse et impuissance, elles ne font que le tort d'une contrainte indue. À qui entend se justifier de les servir comme elles veulent l'être, elles dérobent en outre son âme. Ce sont au vrai des idoles, en forme moderne.

Comme toujours les idoles, elles enivrent du vin de la colère. Parce qu'on en tire des justifications absolues, rien plus n'apparaît immoral ou impie des procédés les plus violents, les plus cruels et les plus attentatoires à l'humanité. D'où ces monstruosité froidement calculées et froidement mises en œuvre. Tout passe dans la zone de l'abstraction où l'imagination est stérilisée et la charité refroidie. La guerre devient une sorte de problème à résoudre, et chaque adversaire s'efforce d'y commettre le crime parfait.

Quoi d'étonnant si les hommes qu'on y emploie deviennent comme des robots ? L'obéissance passive est promue vertu civique par excellence. L'autorité y gagne de devenir toujours plus arbitraire et tyrannique. Sortant de son rôle, elle dévie de sa vocation, et rompt avec l'ordre de Dieu qui l'avait constituée, et hors lequel elle n'a plus de légitimité. Aussi est-il

dérisoire de prétendre défendre par la violence une liberté que le consentement à la violence a déjà commencé à détruire. L'état de siège, décrété dès la menace de guerre, met dès l'abord la légalité en vacances, en lui substituant la règle de la plus despotique raison d'État. Il y a une congénialité absolue entre l'ordre militaire et l'ordre totalitaire. C'est pourquoi les régimes totalitaires finissent dans la guerre, et pourquoi l'arbitraire et la violence de la guerre font virer les régimes non-totalitaires qui prétendent se défendre par elle. Le tout sous le signe de la divagation mystico-idéaliste (...)

[Une] vue défaitiste de l'action de Dieu au milieu du monde fausse les perspectives de l'histoire passée. Le rapport cité plus haut (...) déclarait entre autres choses : « Dans les temps primitifs, alors que la communauté chrétienne n'était qu'une petite communauté persécutée dans une société païenne, elle n'avait pas de responsabilité politique : tandis que, plus tard, la grande majorité des chrétiens a estimé qu'il y a des cas où il faut prendre l'épée et lutter comme les très imparfaits serviteurs de la « justice divine ».

Ce texte est tout à fait remarquable. Il est hautement significatif de ce qui peut passer, qu'on nous pardonne, pour une apostasie de l'Église.

Devant qui la communauté chrétienne est-elle responsable, sinon devant Dieu ? C'est auprès de lui qu'elle a à répondre de l'ordre du monde. Et comment pourrait-elle s'acquitter d'une telle fonction, sinon conformément à la sainteté de Dieu et au mode d'action, propre à sa sainteté, qu'il a mis en œuvre et donné en exemple en Jésus-Christ ? Est-il aussi certain qu'on nous le dit que l'Église primitive n'avait point de responsabilité politique ? (...) N'assumait-elle point la responsabilité du monde du seul fait qu'elle y vivait dans la foi, qu'elle y annonçait l'Évangile, qu'elle y mourait martyre ? De quel droit décider, comme fait la Commission, qu'il y avait de sa part cette

sorte de dessaisissement et d'absence au monde qui l'eût faite désincarnée ? S'acharne-t-on sur des squelettes ou des ectoplasmes ? Le monde, lui, ne s'y est pas trompé qui a reconnu en elle le principe d'une obéissance à un ordre supérieur qui rendait incertaine son obéissance à son propre endroit, il a su comprendre qu'elle lui était dangereuse sans s'apercevoir toutefois qu'elle lui était secourable bien davantage, et qui l'a donc persécutée.

Dangereuse, sans doute l'Église primitive l'était plus que ne l'est l'Église d'aujourd'hui. C'est que celle-ci, confondant la responsabilité du monde avec le consentement au monde, et soucieuse d'assumer cette responsabilité, a emprunté au monde son caractère précaire et relatif, et y a perdu vis-à-vis de lui cette force de pénétration et de conversion qui caractérisait l'Église primitive. Ce n'est pas par le temps seulement que l'Église des premiers siècles était plus proche de Jésus-Christ. Et la puissance du Saint-Esprit, opérant en elle, déterminait sans doute les témoins à pousser jusqu'au martyre, mais exerçait aussi à l'égard des structures inacceptables du monde, cette action disruptive par quoi s'amorçaient ces grandes interventions de Dieu que nous nommons changements de régimes ou renouvellements de la civilisation.

(...) Il est d'ailleurs caractéristique que la Commission, voulant justifier son propre sens de la responsabilité, l'assortit aussitôt du droit du glaive, estimant que c'est par là que, très imparfaitement sans doute, les chrétiens se font serviteurs de la justice divine. Encore une fois, ce n'était pas là la manière de Jésus, ni celle de ses premiers disciples.

Il convient de demander si c'est le Saint-Esprit, ou bien si c'est Constantin, ou César, ou le pouvoir, ou le monde, comme on voudra, qui a persuadé les chrétiens dans leur majorité, mais dans leur majorité seulement (le temps nous manque pour suivre au long des siècles la route de non-violence où se

rencontreraient entre autres, Tertullien, Origène, Maximilien de Thèbeste, François d'Assise, Julius Menno, les anabaptistes de Zurich, les quakers, Tolstoï et combien encore !), de changer de position par rapport à l'ordre politique. Nombreux sont cependant ceux qui pensent que l'Église a subi dès longtemps une politisation profonde, qui s'est invétérée en elle jusqu'à lui devenir inconsciente, et qui, la rivant aux formes naturelles de la vie publique, la soustrait à l'action surnaturelle par laquelle Dieu voudrait faire d'elle l'annonciatrice et l'instrument même de ses miracles, ou plus simplement de son action providentielle. La « petite minorité chrétienne des débuts » n'était-elle pas, entre les mains de Dieu qui peut nous sauver « par quelques-uns aussi bien que par un grand nombre »¹, un instrument plus ductile et plus efficace que trop souvent ne le sont nos Églises nationalisées, embourgeoisées, et demain prolétarisées, naturalisées pour tout dire et ramenées à l'obédience du monde ?

NOS VOIES OU LES VOIES DE DIEU ?

Parce que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, faudrait-il que l'Église se laissât persuader par l'ambiance du siècle que Dieu lui-même est un rêveur idéaliste, ou bien qu'il abandonne ses enfants et les contraint à l'emploi résigné des moyens du bord ? À Dieu ne plaise ! Mais c'est question de foi.

Avec les autres hommes nous avons appris depuis 1918 qu'on ne détruit pas la guerre par la guerre. On commence à se rendre compte que par la guerre on ne saurait davantage sauver la civilisation. Il nous revient, comme croyants et comme communauté du Christ, de faire entendre qu'une certaine non-violence très positive ouvrira seule les voies d'un avenir possible. Et le temps est sans doute venu où l'Église fidèle devra déclarer pour la guerre, comme elle fit au siècle dernier pour l'esclavage, que c'en est pour elle décidément fini.

¹ 1 Samuel 14.6

NON-VIOLENCE CHRÉTIENNE¹

« Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. Je ne la donne pas comme le monde la donne » (Jean 14.27).

IL FAUT METTRE EN ACCUSATION l'idéalisme éperdu qui a pipé notre bonne foi. Avec des accents de fanfare que nous prenions pour des voix célestes, il nous persuadait de quitter la vie de bon cœur pour maintenir, à ceux qui suivaient, la possibilité de vivre dignement. (...) Loin de nous, bien sûr, pareille ignominie ; alors nous partions pour la guerre sans prendre garde qu'on attendait de nous de donner fortement la mort plutôt que de la souffrir avec générosité. Chrétiens, nous oublions que le sacrifice prend sa valeur et son efficience de la vérité qu'il sert, et que l'abnégation n'est licite qu'au commandement de Dieu, non contre lui.

LE TEMPS DE LA FIDÉLITÉ

Cyprien de Carthage voyait plus clair. L'évêque écrivait au milieu du III^e siècle : « Le globe terrestre est couvert de sang humain versé par les hommes. Quand on commet une fois un homicide, cela est qualifié de crime ; mais on nomme cela brave, quand c'est l'État qui en a donné l'ordre ... il n'est pas permis aux chrétiens de tuer ; ils doivent plutôt se faire tuer »².

En des termes analogues, Origène rétorquait les reproches de Celse. Le païen passionné ayant montré quelque aigreur que les chrétiens ne voulussent pas servir dans l'armée, Origène

¹ Extrait des C.R., mars-avril 1956

² Lettres 1.6, 56.4.

lui répondait que par leurs prières et leurs vertus ils étaient plus utiles à l'Empire que les soldats. Il ajoutait : « Nous, chrétiens, nous ne levons plus l'épée contre une nation et nous n'apprenons plus l'art militaire, étant devenus des enfants de paix par Jésus-Christ qui marche à notre tête »¹.

Ainsi déjà Justin Martyr, cent ans plus tôt : « ... Nous qui autrefois nous tuions les uns les autres, non seulement nous ne faisons plus la guerre contre nos ennemis, mais plutôt que de mentir ou de tromper ceux qui nous interrogent, nous mourons joyeusement en confessant le Christ »².

À côté des apologistes il y avait des confesseurs. Voici Maximilien de Thébeste en 295. Devant sa résistance, le proconsul Dion ordonne qu'on lui mette au cou la marque du soldat. « Je suis chrétien, dit l'objecteur de conscience, et n'ai point le droit de porter une médaille de plomb alors que j'ai reçu l'insigne du salut de mon Seigneur. Il est le Fils du Dieu vivant que tu ne connais pas. Il a souffert pour notre salut. Dieu l'a livré pour nos propres péchés. C'est lui que nous servons tous, nous autres chrétiens ». (...)

Citons aussi Martin, futur évêque de Tours, qui, en 341, aux environs de Worms, déclare tout net à l'empereur : « César, jusqu'à ce jour j'ai servi pour toi ; souffre que maintenant je serve Dieu. Que ceux qui vont au combat prennent ta solde ; pour moi, je suis soldat du Christ, il ne m'est plus permis de combattre ».

Quelque temps après, c'est Victrice qui, un jour de grand conseil militaire, tend ses armes au tribun devant la légion assemblée : « Prends-les, je veux désormais me mettre au service du Christ. Je quitte ces armes de sang pour revêtir les armes de paix. Délie-moi du serment qui m'attachait à la milice de César ».

1 *Contre Celse*, 51.33.

2 *Apologie*, c. 39.

Après cela, il paraîtra au moins excessif de dire avec certains historiens que les premiers chrétiens se dressaient contre le totalitarisme idolâtre du culte de l'empereur requis des soldats sous la forme par exemple du serment de fidélité, mais qu'ils ne faisaient point opposition au système militaire proprement dit. Au surplus, l'ordre militaire n'est-il pas toujours d'ordre totalitaire, puisqu'il tend à trouver en soi et sa justification et sa loi ? Ce n'est pas notre temps qui pourrait le démentir, avec sa formule de la conscription obligatoire et universelle, qui démocratise le militarisme et fait de la loi l'autorité suprême des consciences, quand bien même elles se défendent d'être radicales-socialistes.

Il y a donc une très antique tradition de non-violence chrétienne. Peu de siècles sont demeurés sans y apporter leur contribution. Il y aurait une belle thèse d'histoire à écrire à ce sujet. On gagnerait à interroger les « petites Églises » de tous les temps, depuis les Albigeois, et à écouter les anabaptistes de Zurich, les mennonites, les quakers, les brethren d'Amérique, le Mouvement de la Réconciliation, et combien d'autres.

LE COMPROMIS ET LA DÉVIATION

On voudrait croire que la Conférence œcuménique d'Oxford a porté un jugement décisif en 1937. « La guerre, disait-elle, implique l'inimitié forcée, une atteinte diabolique à la personnalité humaine et de redoutables altérations de la vérité. La guerre est une démonstration particulière de la puissance du péché en ce monde et un défi jeté à la justice de Dieu, telle qu'elle est révélée en Jésus-Christ crucifié. Aucune justification de la guerre ne doit permettre de dissimuler ou de minimiser ce fait ».

Ce que nous nous expliquons mal, c'est qu'après une déclaration aussi péremptoire on puisse encore imaginer de tenir pour valable devant la conscience chrétienne une justification quelconque de la guerre. Et si pour rien au monde la guerre ne peut se justifier, comment s'y adonner pourtant sous le

fallacieux prétexte du péché universel et invincible, alors qu'on ne se croit pas autorisé pour autant à se jeter dans l'ivresse ou la débauche ?

Faut-il que depuis seize siècles l'hérésie constantinienne ait perverti le christianisme officiel ! Les meilleurs chrétiens disent avoir fait « leur devoir » lorsqu'ils évoquent leurs états de service. La prise de position de quelque moderne émule de Maximilien de Thébaste les scandalise beaucoup plus que les exploits meurtriers des héros militaires. Si jadis on portait la croix dans la suite de Christ, on la reçoit aujourd'hui sans inquiétude quand César vous l'épingle. Et l'on semble ne pas s'apercevoir qu'on a changé de maître !

Sans doute la conquête même de l'ancien monde par les disciples de Jésus devait conduire l'Église vers un statut légal où les chrétiens auraient à assumer des charges dans la Cité terrestre. Ils entreraient dans les administrations de l'État. Ils prendraient responsabilité de la conservation de la société et préserveraient en même temps ce qui en elle était de Dieu et ce que le péché des hommes y avait inséré. Ils auraient à faire des compromis. L'esprit politique, au niveau de la réalité de ce monde, supplanterait jusqu'au fond d'eux-mêmes l'Esprit divin avec ses exigences de perfection. Il eût fallu percevoir que l'extension numérique et le succès historique du christianisme seraient au prix de son authenticité. Perdant son caractère prophétique et cessant d'être un excitateur à la sainteté, n'allait-il pas devenir, clérical et rituel, une religion parmi d'autres variétés païennes ? Le sel affadi, de quel usage serait-il ?

Le pasteur-député Scheer l'a dit un jour douloureusement : « Réaliser, c'est relativiser ». Le chrétien n'est pas Christ. Suivre son Maître, c'est en quelque mesure le trahir. Allez, les objecteurs de conscience, puisque c'est ainsi qu'on les nomme, ne se croient pas dans une attitude absolue. Leur cellule ne leur est ni tour d'ivoire, ni Royaume de Dieu. Ils se voient aussi les

mains sales. Et ils se veulent et sont en fait bien plus solidaires de tous les hommes que ceux-là ne les disent qui les poussent au ghetto.

Seulement, s'il faut bien constater les accommodements auxquels le péché contraint et convenir de l'incapacité humaine à en sortir tout à fait, il n'est jamais permis de se résigner à cette défaite et, bien moins encore, répétons-le, de lui fournir une légitimation. C'est ici la trahison suprême. C'est manière de renier Dieu et son droit et le salut qu'il nous veut octroyer. C'est pécher contre le Saint-Esprit. Elle a commis ce péché, l'Église, chaque fois qu'elle a oublié de porter deuil sur sa participation à la guerre et d'en faire pénitence. À tout prendre, lorsque les persécutés des trois premiers siècles, poussant leur témoignage jusqu'à la mort, inoculaient à la société humaine l'énergie de leur foi, ils s'en portaient responsables devant Dieu bien plus profondément que ne firent par la suite les ralliés d'un christianisme impérial.

Mais il y a plus : à qui ouvre les yeux, Dieu fait des signes dans l'Histoire. Cette guerre, qu'avec le reste des charges d'État ils ont assumée au temps de Constantin et du premier concordat, Dieu montre aux chrétiens qu'ils vont devoir y renoncer décidément. Elle n'a jamais été licite, mais la voilà clairement infernale. La technique contemporaine l'affecte de par Dieu d'un signe évident de malédiction. Dans l'urgence des périls qu'elle libère, comme la bombe atomique libère des particules radioactives mortelles, le Dieu vivant souligne l'urgence d'une renonciation à la barbarie et à l'apostasie guerrières. Et c'est lui qui rassemble déjà l'Église régénérée qui recueillera le signe et lui donnera suite d'obéissance.

ON NE SAURAIT ALLER PLUS LOIN

Démonstration toujours de l'échec des nerfs, de la raison et surtout de l'amour, la guerre a portant changé de visage en notre temps et atteint sa limite d'horreur et de folie.

Jadis, en opposant les hommes, elle ne réclamait d'eux que des sentiments humains. On était brutal, on était cruel, mais on demeurait un homme. On se rencontrait d'homme à homme et on avait le temps de lire au visage de l'adversaire la peur ou la colère, le courage aussi et l'audace. On lui en montrait autant. Les sentiments n'étaient pas forcément beaux ; ils étaient du moins de même nature de part et d'autre et les antagonistes s'y retrouvaient dans une sorte de communion, ou au moins de similitude.

Aujourd'hui, il est moins question de passion que de technique. Les canons tirent au-delà de trente kilomètres et les artilleurs sont des ingénieurs plutôt que des soldats. Le meurtre s'accomplit, sans fièvre ni haine, dans l'ignorance complète de l'adversaire. Chacun est appelé à faire en petit ce que les maîtres du Troisième Reich faisaient en grand : le meurtre scientifique, le massacre rationalisé. La mort sans clameurs, sans ruées, sans frénésies. La mort, froidement délibérée et d'autant plus implacablement administrée.

Jadis, la guerre faisait s'affronter des armées. On choisissait avec soin le terrain de la bataille. On distinguait attentivement entre combattants et non-combattants. Depuis l'institution du service militaire obligatoire, tous les hommes appelés à déserrer leurs foyers et leurs autels pour servir le sombre culte de la mort ont pu croire, du moins jusqu'en 1911, qu'ils feraient de leurs poitrines un rempart à leurs femmes et à leurs enfants. Ils pensaient qu'une certaine dignité s'en trouvait conférée à leurs actes. Et à celle-ci se mêlaient du courage, de la générosité, du dévouement.

Aujourd'hui, le courage demeure, mais qui pourrait croire qu'il va défendre qui ou quoi que ce soit, étant donné la démesure du pouvoir de destruction ? On a accepté un élément de terrorisme dans la pratique ordinaire de la guerre. Frapper les corps sans pitié pour démanteler la résistance des esprits. Le droit des

gens, codifié à La Haye, est mis en sommeil. La discrimination des objectifs civils et militaires est abolie ; et ce sont les « ignobles boucheries », pour parler avec le pape. (...)

Jadis, on combattait pour ceux de son sang, pour sa maison, pour son champ et, quand les guerres étendirent l'aire de leur action, pour une communauté de la terre et des paysages, pour une identité de la langue, pour une communion charnelle au sein de la patrie. Il s'agissait de réalités concrètes, d'être et de choses.

Aujourd'hui, il s'agit d'idéologies (...) [lesquelles] parées de séductions et de grandeurs par les bénéficiaires des régimes abrités derrière elles, en appellent aux sentiments les plus profonds, se réclament de l'obligation morale et s'arrogent sur les consciences des droits qui ne sont qu'à Dieu. Parce qu'alors on en tire des justifications absolues, rien plus n'apparaît immoral ou impie des procédés les plus violents, les plus cruels et les plus attentatoires à l'humanité. L'idolâtrie fait tout passer dans la zone de l'abstraction où l'imagination est stérilisée et la charité refroidie. La guerre devient une sorte de problème à résoudre. Et chaque adversaire s'efforce d'y commettre le crime parfait avec des hommes devenus robots.

On nous dit que les laboratoires militaires sont parvenus à multiplier par dix la virulence ordinaire des bacilles de la peste et du choléra. (...) Dès 1935, l'historien hollandais J. Huizinga écrivait cette protestation : « Même si cette manière de faire la guerre ne devait jamais devenir réalité, le simple fait qu'on ait pu envisager sérieusement la guerre bactériologique restera comme une souillure indélébile et infâme sur la conscience d'une génération infâme ». Et Einstein s'écria que détourner cette menace était le problème le plus urgent de notre temps, ajoutant : « Au moment décisif, je hurlerai avec tout ce qui me reste de force ».

Qui ne crierait ici avec lui, quand le progrès scientifique et technique nous donne les moyens de rebrousser le cours millénaire de la science et de nous employer à écraser, consumer, incinérer, asphyxier, étouffer, contaminer, infecter, affamer ce frère, quel qu'il soit, pour qui Christ est mort ? On nous propose de désavouer la médecine, la solidarité, la charité, la communion humaine et même l'intention de Dieu. Jamais aussi violemment que maintenant on ne nous avait conviés à nommer le mal bien et le bien mal. C'en est assez. C'est notre humanité qu'on nous arrache en nous invitant à accepter dans le silence cette ignominie. Rien ne vaut qui ne pourrait être sauvé qu'à ce prix. Car c'est notre âme qu'on nous dérobe avant de liquider nos corps.

Il faut enterrer Dieu et périr en blasphémant, ou bien nous retourner vers lui et le servir. Le moment vient où l'Église ne saura plus désigner comme telle sans se refuser strictement à cet ordre des démons. Car ce sera la contrepartie d'une franche adhésion de sa foi au Royaume de Dieu. Et certainement la coexistence, ici, n'est plus possible.

L'ÉNERGIE DU ROYAUME

Comme en regard de ces inhumanités, les pauvretés de la théologie d'État ou de guerre s'affaissent lamentablement. Tant de commentaires serviles, sur Romains 13 par exemple, que saint Paul pourtant écrivait dans la perspective de l'amour ! Seule la clameur de la foi dans les pages de l'Apocalypse correspond à l'allure dramatique des événements et à la fermeté de la réponse que Dieu nous presse de leur donner.

Qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit d'une de ces impasses historiques où le dessein rédempteur de Dieu est contesté si fortement qu'il n'y a plus d'autre issue que le reniement ou le témoignage. « *Aut Caesar aut Christus* ». Ne dissimulons pas la décision nécessaire en en faisant valoir qu'il y a des conditions

politiques et économiques à la paix. C'est l'évidence même. Mais il est non moins évident que tous les ajustements politiques et tous les accords économiques ne prendront efficacité qu'à partir d'un esprit de paix préalable et irréductible. C'est l'Éternité que commande l'Histoire. C'est la fidélité qui la fait, dans ce qu'elle a de vivable. Le reste n'est que mort et camouflage de la mort. Harnack disait que c'était l'acte d'amour pur qui était le vrai moteur de l'Histoire.

Aussi est-ce comme toujours vers Jésus-Christ que nous nous retournerons dans notre quête de la vie. C'est auprès de lui que nous voulons réapprendre à vivre. Et c'est de lui qu'une Église authentique recevra force d'enseigner et d'infuser vie nouvelle au monde.

L'Évangile entier, en tant que déclaration du salut, n'est-il pas la manifestation même de l'opposition de Dieu au péché et à la mort ? Et qu'a donc fait Jésus, par son enseignement et ses guérisons, par sa vie et par sa mort, sinon d'épouser ce grand dessein de Dieu de reprendre le monde en main ? Il est la résistance en personne. Mais d'une façon particulière, et vraiment divine, qu'il nous propose. Il ne braque pas son regard sur le mal comme sur un adversaire digne de cette considération ? Il ne lui fait point cet honneur et ne condescend point à prendre face à lui une attitude négative. Il est d'autre nature. Il est d'un autre monde, au milieu de celui-ci.

Il vit de dire « oui » au Royaume. Il vit de Dieu, en Dieu. Il est Dieu. Cela même contredit au monde de façon absolue. Et c'est bien pourquoi, « la lumière étant venue parmi les siens, les siens ne l'ont pas reçue » (Jean 1.11). C'est pourquoi ils l'ont conduit à la croix, tous les gens en place et les sans-place, les chefs religieux, politiques, militaires et les honnêtes gens du commun, ceux qui avaient même visage et même cœur que nous. Je vous en conjure, n'allez pas dire que je tombe dans le

genre prêcheur. C'est ici, ne le voyez-vous pas, que se noue la fatalité de la guerre. Ou qu'elle se dénouera.

Dieu en Jésus-Christ est désarmé. Dieu est offert, donné, abandonné. Cet amour-là exclut la forme agressive, dans l'intention comme dans les moyens. La puissance de Dieu en Jésus-Christ, c'est son désarmement. Sa gloire, c'est son humiliation. Sa victoire, c'est sa non-violence. Dieu, nous ne le connaissons que dans son dénuement. C'est dans la faiblesse que s'accomplit sa force. C'est à la Croix que s'articule la résurrection.

De grâce, ne dites pas que c'est là de l'idéalisme. Ni non plus que c'est peut-être vrai en Jésus-Christ, mais ne saurait avoir sa place parmi les hommes. C'est bien dans notre humanité qu'il a souffert, qu'il est mort, et qu'il a vaincu. Et pour le bénéfice de cette humanité même, sa vérité est notre vérité. Il n'en est pas d'autre. Et s'il a vaincu dans la non-violence, nous ne saurions vaincre dans la violence. Sinon peut-être apparemment et provisoirement, mais au prix d'une détérioration de l'avenir. Victoire à la Pyrrhus, d'un clan, d'un temps ; défaite de l'homme pour finir.

« Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même » (2 Corinthiens 5.19). Le parfait serviteur, « qui apprend l'obéissance par les choses qu'il souffre » (Hébreux 5.8), entre si pleinement dans le dessein de Dieu ; le Fils est si pleinement un avec le Père, et c'est si bien « le Père demeurant en lui qui fait les œuvres » du Christ (Jean 14.10) ; qu'en lui l'action c'est l'être même, mais qui s'exprime : la Parole qui était avec Dieu et qui est Dieu, mais incarnée. S'il ne cède rien de cette plénitude, même devant la mort, même dans la mort, il a vaincu le monde. Car le monde n'a rien eu en lui. Et, vainqueur, son être juge le monde, c'est-à-dire qu'il le sauve en le délivrant de ce qui fait sa mort. N'est-ce pas là la foi de l'Église ?

Nous nommons non-violence cette énergie du Royaume. Nous la disons chrétienne pour la distinguer des passivités et des inerties qui n'en sont que pitoyables caricatures, comme la violence l'est de la force. La non-violence de Gandhi était chrétienne plus qu'à moitié, et c'est bien pourquoi elle finit à une manière de croix. Le contraire de la violence, ce n'est pas tant la non-violence en définitive que l'amour reçu de Dieu, la charité qu'anime l'éternelle vérité. Le contraire de la violence, c'est Christ en nous.

Et si vous voulez préserver la vie, humaine et toutes les valeurs dignes de ce nom qui y sont attachées, il faut, dans sa suite, entrer — je dis entrer — dans la voie de la paix par le refus paisible et joyeux, mais résolu, de la guerre.

ILLUSIONS D'UN FAUX PACIFISME¹

« Je maintiens fermement que ma conduite est juste, je ne faiblirai pas car ma conscience ne me reproche pas ce qu'à été ma vie » (Job 27.6).

C'EST LA VOLONTÉ CRIMINELLE D'UN dictateur tout-puissant qui ne semble même pas imaginer qu'à de justes revendications il puisse y avoir d'autres moyens d'expression que la guerre, toujours haïssable et injustifiable, mais ici plus honteuse si possible du fait que l'agression est évidente et jette un peuple fortement armé contre une nation politiquement chétive et militairement archaïque. Nationalisme éperdu, militarisme déchaîné, les instincts élémentaires sont évoqués, mis en œuvre, glorifiés, en grand mépris du contrôle de la raison, en dérision de la discipline de la conscience, en outrage au Dieu d'amour. Revenir en arrière ? Trop tard : ils sont déjà des milliers qui ont succombé dans le grand holocauste au Moloch seul vainqueur. (...)

Diplomates enchaînés par des engagements antérieurs qu'ils n'arrivent pas à dissimuler et qui en sont réduits à ruser bassement avec la justice ; presse habile à envelopper de sophismes l'aveuglante vérité et à justifier l'injustifiable violence ; hommes d'affaires aux abois dès qu'on parle de sanctions économiques qui pourraient léser leurs intérêts, mais que des opérations militaires n'inquiètent nullement puisque les industries bénéficiaires distribueront des dividendes supérieurs.

¹ Extrait des C.R., septembre-octobre 1935, « Conflit italo-éthiopien ».

DÉPOUILLEMENT RADICAL¹

Chacun sait que la question des sanctions soulève un vif débat parmi les pacifistes. (...) Les uns sont « sanctionnistes » et les autres « antisanctionnistes ». Et il ne faut pas dire que les premiers renient leurs convictions pacifistes, ni que les seconds en prennent à leur aise avec les exigences de la justice. Quel est parmi nous celui qui n'a pas ses moments de l'une et de l'autre position ? Qui de nous pourrait, voudrait même, demeurer dans une sérénité olympienne, alors que le droit violé crie « vengeance » au ciel, et le sang versé « pitié » ?

Le drame toujours latent, mais ici poussé à l'extrême acuité, c'est qu'à une situation produite par le péché, il n'y a pas humainement de solution sans défaut, et en somme pas de solution du tout. Humainement. Et nous ne savons que trop que la politique s'est longtemps traitée, se traite encore d'une façon tout humaine ce qui ne veut pas dire avec humanité. Dites à l'Éthiopie, pendant qu'on l'assassine, de mettre bas les armes, de ne pas se défendre ; mais, si elle n'est pas soulevée, comme un seul homme, par l'acte de foi unanime qu'une telle attitude impliquerait, vous la condamnez au désastre et à l'anéantissement. Menacez au contraire l'Italie de sanctions militaires, et vous vous engagez là, et avec vous la justice, dans une impasse : justice par gaz asphyxiants et torpilles sous-marines, justice sanglante, plus de justice. Des sanctions morales ? Oui, certes, mais qui est qualifié, quelle nation, pour les administrer ? Restent des sanctions économiques, financières, diplomatiques. Assurément, pour paralyser la guerre et l'arrêter.

Encore une fois, serons-nous satisfaits ? L'êtes-vous ? Moi, pas. Et je ne veux pas l'être, tant que les hommes d'Éthiopie, d'Italie ou de partout ailleurs souffriront de violence, d'iniquité, de péché. (...)

¹ Extrait des C.R., novembre 1935, « Suite au conflit italo-éthiopien — les sanctions ».

Nous n'avons nul droit de détourner les Éthiopiens et d'autres éventuellement de la guerre, pas plus que les masses ouvrières de la révolution, si nous n'avons pas fait tout ce qui était en notre pouvoir, tout vraiment, jusqu'à y laisser ou y donner notre vie, pour détruire de fond en comble le militarisme ou l'exploitation capitaliste dans le monde, et jusqu'aux racines, même les plus ténues, qu'ils ont poussées dans notre cœur. Non, nous n'en avons pas le droit, à moins d'avoir laissé opérer ce radical dépouillement de nous-mêmes ou consenti ce don total.

ANIMÉS PAR LA JUSTICE ET L'AMOUR¹

« La fidélité germe de la terre, Et la justice regarde du haut des cieux » (Psaume 85.11).

N'Y A-T-IL PAS QUELQUE CHOSE de révoltant dans la pensée qu'on donnerait aux autres les moyens de faire la guerre, c'est-à-dire de tuer et aussi de se faire tuer, tandis qu'on resterait soi-même hors du danger ? Qu'ils s'engagent alors et entrent dans les milices, ceux qui poussent à cette politique ! Et puis faut-il subir la loi du mal et se ranger à son initiative, lui donner cette satisfaction et cet encouragement de consentir à régler les comptes sur le terrain, qu'il a choisi, de la violence, et, sous prétexte de ne pas lui céder le pays ou les commandes de l'État, lui céder en esprit et lui abandonner le contrôle des âmes ?

Allons-nous accepter de renier délibérément et pour le compte d'une idéologie, même juste, les vues profondes et certainement exactes qu'à l'encontre du service militaire de la patrie nous avons professées sur le caractère illégitime de la guerre même, quand elle est notoirement défensive, sur l'incapacité absolue de la violence d'établir le droit, sur la démoralisation, qu'entraîne infailliblement l'usage des armes, sur la déchéance d'une foi qui commet la justice aux soins fatals du meurtre ? (...)

¹ Extrait des C.R., septembre 1936, « La guerre d'Espagne ».

Il ne faut pas céder. Pour le salut du monde en son ensemble, il faut plus que jamais tenir pour la justice et l'amour dans la non-violence. Ce qui signifie que la justice et que l'amour doivent nous animer d'une telle ardeur que par leur sainte violence spirituelle « nous nous emparions du Royaume des cieux » pour que « la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel ».

RECHERCHE DE LA PAIX¹

« Ainsi donc, recherchons ce qui contribue à la paix et à l'édification mutuelle » (Romains 14.19).

LES PACIFISTES (...) SE DISENT donc absolus. Qui ne tremblerait à se qualifier ainsi ? L'absolu, c'est affaire à Dieu, non à l'homme. Du moins, à l'homme tout seul. Et j'ai bien peur que, pour s'en être flatté, certain pacifisme très rationnel ne succombe à l'abstraction. (...)

Raison certes, ils ont mille fois raison de tenir contre la guerre, de résister aux paniques, de se refuser aux psychoses, de dire non aux mensonges collectifs. Ils ont raison de maintenir leur ancienne argumentation, valable aujourd'hui comme alors : la course aux armements reste une folie, la sécurité par les armes une impossibilité, la défense nationale une duperie, et le service militaire en guerre ou en paix une inacceptable déchéance. Ils ont raison de préférer les conversations aux bombardements et les débats aux combats, de demander inlassablement d'indispensables révisions et de chercher sans cesse de nouveaux arrangements.

Oui, mais pour « causer » il faut au moins être deux. Pourquoi le pacifisme ne dirait-il qu'une partie de la vérité et pas toute la vérité ? Pour ne pas aggraver les choses en indisposant celui avec qui l'on veut discuter ? J'entends bien, mais c'est mal discuter que de ne pas discuter en pleine vérité. (...)

¹ Extrait des C.R. avril 1938, « Recherche de la paix ».

Attention, pente glissante. Comme l'oiseau que le serpent fascine, ce pacifisme que je dis s'abandonne et vient alimenter l'œuvre de guerre. Il croit résister à la guerre, mais il ne résiste qu'à la forme de résistance préconisée par les autres, ceux de l'union sacrée. Et ce faisant, sans le savoir, sans le vouloir bien sûr, il travaille pour la cause adverse. (...) Décidément, il y a aussi quelque chose de malsain. On y reconnaît bien la peur de la guerre, on n'y décèle pas l'amour de la paix. Attitude négative, et qui est une manière inconsciente de céder aux prestiges du succès, plus encore qu'aux menaces de la force. La paix à tout prix. La paix dans le mensonge. De cela aussi, et tout autant, la paix se meurt.

SEIGNEUR, À QUI IRIONS-NOUS ?¹

*« N'écoutez pas les paroles des prophètes qui vous prophétisent !
Ils vous entraînent à des choses de néant; ils disent les visions
de leur cœur, et non ce qui vient de la bouche de l'Éternel »
(Jérémie 23.16).*

(...) ON VOIT TROP COMBIEN de préjugés et combien d'intérêts sont ligüés pour faire échouer les efforts humains de renouvellement ! Patriotisme des marchands de canons qui se sont réjouis publiquement de la guerre mandchoue parce qu'elle allait permettre la vente des stocks accumulés, la reprise de la production, et le maintien des dividendes (« les marchands de la terre pleuraient et étaient dans le deuil, parce que personne n'achetait plus leur cargaison, cargaison d'or, de fine farine, de blé, de bœufs, de brebis, de chevaux, de chars, de corps et d'âmes d'hommes », Apocalypse 18.11-13) ; effrayant « christianisme » des banquiers, (...) qui soutiennent parallèlement les efforts d'évangélisation du monde au nom de Celui qui a dit : « Vous êtes tous frères », et le trafic international des armements fratricides. (...)

Tant de criminel égoïsme, tant d'aveuglement douloureux annonce et prépare des catastrophes. Il est difficile de ne pas croire que les années qui viennent seront beaucoup plus dures que les années passées, y compris même celles de la guerre. Nous connaissons sans doute le chômage, la faim, les luttes sociales, les guerres civiles, d'autres peut-être, l'angoisse, la persécution.

¹ Extrait des C.R., décembre 1931 - janvier 1932, « Seigneur, à qui irions-nous ? »

Catastrophes ? Non, après tout, car il n'y a qu'une seule catastrophe : et c'est d'être séparé de Dieu. Et il y a longtemps que notre pauvre monde est sans Dieu. (...) Certes, loin de moi la pensée de méconnaître « la vie cachée avec Christ en Dieu » que mènent tant de chrétiens vivants. Mais pourquoi mettre la lumière sous le boisseau ? Car quel rôle joue leur foi dans la conduite de ce monde ? Dans ce domaine, ou bien ils se refusent à « la politique » et laissent l'humanité courir ses destinées païennes, ou bien ils s'y avancent bravement, mais se laissent prendre aux compromis que leur propose une politique tout humaine, édulcorant le message absolu et éternel de l'Évangile, qui, s'il est pour ce monde, n'est pas de ce monde.

À tout prendre, la persécution vaudrait mieux que l'accommodement présent. Elle stimulerait notre foi, au lieu de l'étouffer (...) La catastrophe n'est pas à venir, elle est. Demain ne sera pas pire, à le bien prendre, que n'est aujourd'hui. Qu'est-ce que le dépouillement auprès de la ruine de l'âme ? La persécution auprès du reniement. (...) Soyons donc hardiment antimilitaristes, anticapitalistes. Sans réserves, sans tergiversations. Refusons allègrement le service des faux dieux, de Moloch ou de Mammon, le service militaire ou le service de l'argent. Alors, disponibles, nous pourrions servir le Dieu vivant...

DES PERSÉCUTIONS HITLÉRIENNES¹

« Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5.29).

QUE PENSER de ce qui se passe sous nos yeux ? (...) On a le cœur lourd, abominablement lourd, à remuer ces choses. Et si l'avenir angoisse, le présent obsède. (...)

De mes propres yeux, en Allemagne, un communiste de trente et un ans, père de famille, que des nazis avaient, un samedi soir, alors qu'il rentrait chez lui, saisi au passage devant un restaurant qui leur servait de centre local, qu'ils avaient jeté à terre sur un jeu de boules, et piétiné à une vingtaine. Des reins jusqu'aux jarrets il était bleu et jaune trois jours après. Il avait en outre de fortes ecchymoses, et au visage, près des yeux, des contusions provoquées par des coups de crosse de revolver. Il disait aussi que par deux fois ces mêmes nazis l'avaient, ce soir-là, pendu à la barre d'appui d'une fenêtre, au moyen de leurs fourragères, jusqu'à ce qu'il fût devenu tout bleu. Mais je n'ai pu contrôler ce détail. (...)

Notons ici que les âmes faibles ont grand-peine à résister. Ceux qu'une foi assurée ne conduit pas par leur propre chemin volent au succès. J'ai entendu d'excellentes gens, pétries de bonne volonté et de piété, tenir des propos qui marquaient un évident besoin de se trouver, devant leur propre conscience, des arguments suffisant à justifier leur ralliement à un régime. « Ainsi, disait cette brave dame, un signe non équivoque de la valeur morale du régime national, c'est que de nombreux

¹ Extrait des C.R., mai 1933, « Réflexions en marge des persécutions hitlériennes ».

fonctionnaires, qui auparavant considéraient qu'il faisait partie de la liberté d'arriver à leur bureau trente ou quarante minutes après l'heure, aujourd'hui ne se permettraient plus le moindre retard ! ». Singulier redressement moral : leur conscience n'a pas suffi, mais la menace des sanctions réussit ! Et voilà comment on prend les bonnes âmes. Triste en vérité !

Phénomène douloureux aussi que celui de la subite disparition de vastes organismes pacifistes ou la dislocation de partis politiques, dont les chefs n'étaient pas à la hauteur de leur mission. (...)

Faut-il qu'un chrétien aille chercher encouragement chez les communistes ? Ceux-là en effet que j'ai rencontrés dans la prison d'Essen m'ont paru autrement dans la vérité, qui disaient : « Nous ne sommes pas inquiets pour notre communisme de le voir persécuté aujourd'hui. C'est peut-être ce qui pouvait nous arriver de meilleur. Cela nous purifiera. Et demain, avec des convictions éprouvées, nous serons plus forts ». C'est aussi ce que je pensais à propos des chrétiens en Russie, et je le leur ai dit. Ils sont restés méditatifs. Le lendemain, au moment où on les emmenait pour les conduire à une autre prison, et de là au camp de concentration, l'un d'eux, avec un regard lumineux, m'a dit : « Tu vois, j'ai appris quelque chose déjà : c'est que notre parti a eu tort de ne vouloir organiser le monde que sur le plan matériel. Les hommes ont des besoins spirituels. Il faudra que nous nous en souvenions ».

Cette facilité du succès hitlérien doit être un enseignement pour tout le monde. Particulièrement pour les pacifistes. Et pour les chrétiens davantage encore.

Les pacifistes (...) qui annoncent pour demain leur refus de participer à la guerre, mais consentent aujourd'hui encore au service militaire, ceux dont le pacifisme est futur et non actuel, ceux qui ne s'engagent pas immédiatement et à fond, ceux qui n'ont que des opinions au lieu de convictions, bref ceux qui

ne donnent à la paix que leur cerveau ou leur cœur, mais non leur conscience et leur vie, ceux-là sont d'avance vaincus. On peut le leur prédire sans crainte d'erreur. (...) D'où la nécessité d'un pacifisme enraciné auprès des sources mêmes de la vie, d'un pacifisme religieux.

Aussi bien le monde devient-il de plus en plus inhabitable à ceux qui, pour résister à la pression formidable des forces matérielles, ne disposent pas à tout le moins de la force intérieure d'une foi. Il semble qu'il se fasse de notre temps une élimination radicale des motifs de vivre superficiels ou illusoire. Celui qui refuse de se définir par rapport à une réalité qui le dépasse se condamne soi-même à cette sorte de mort qu'est l'incapacité d'exercer une action quelconque, en ce monde. Trois voies s'offrent à qui veut vivre : le nationalisme, le communisme, le christianisme. (...)

Quel enseignement pour les chrétiens, dans les événements actuels ! Le fait même que les collusions du christianisme au communisme sont à peu près nulles, alors qu'elles sont nombreuses et puissantes du christianisme au nationalisme, souligne que l'autonomie de la pensée et de l'action chrétienne a été aliénée, au profit du nationalisme. (...)

Dieu est fait premier serviteur de l'État. On utilise son prestige considérable pour légitimer le régime, et son autorité pour contraindre les âmes à l'obéissance — car pour les corps on a d'autres moyens. Grossière erreur de ceux qui ne verraient dans un mouvement « national » hitlérien que le succès d'une politique audacieuse, ou le jour des puissances économiques ! C'est bien plus grave, il s'agit d'un mouvement spirituel. Et César, jusque dans les Églises, suborne les disciples du Christ !

N'est-ce pas là le plus grand danger que court le monde aujourd'hui, et la pire menace qui pèse sur la paix ? La dure loi de l'État orgueilleux se substitue pour le commandement

des âmes à la loi d'amour de l'Évangile. Voilà comme le sel de la terre perd sa saveur. Voilà comme l'Église se refuse à être la lumière du monde. Voilà comme on met sous le boisseau la lumière du Christ ! Nous ne serions toutefois que des hypocrites et des pharisiens, si nous pensions que les germes de telles aberrations ne se trouvent pas dans nos institutions à nous, et dans nos cœurs.

Lorsqu'on discute du caractère de l'opposition des premiers chrétiens au service militaire, on a coutume de dire qu'ils ne protestaient pas contre l'institution militaire elle-même, mais contre le culte de l'empereur, imposé aux soldats qu'on obligeait à brûler de l'encens, en signe d'adoration, devant la statue de César. Et l'on ajoute qu'il n'y a aucune analogie avec la situation morale des soldats d'aujourd'hui, à qui ce culte idolâtrique n'est plus demandé.

C'est vrai, si l'on veut, et si l'on s'en tient strictement aux formes extérieures, aux gestes mêmes. Mais c'est absolument faux, si l'on considère dans sa réalité spirituelle la sujétion requise du soldat, expression-type du nationalisme, triomphe du fascisme.¹ (...) L'obéissance requise du soldat, sous la forme d'une obligation absolue, ou par le moyen d'une contrainte sans échappatoire, défère à l'État des droits absolus sur la personne humaine, qui ne sont dus absolument qu'à Dieu. C'est une usurpation. Et l'acceptation d'un tel état de choses par un chrétien est, exactement et strictement parlant, de sa part, une idolâtrie. Cette idolâtrie est l'essence même du service militaire obligatoire.

Le temps est venu de l'autonomie du christianisme. Ce n'est plus aujourd'hui question pure et haute de vérité, c'est le besoin le plus impérieux. Alors que les ténèbres s'épaississent chaque jour autour de nous, que la haine et l'aveuglement spirituel, heure après heure, accumulent sur notre horizon

¹ Certains pacifistes prétendent qu'il faut se tenir prêt à défendre par les armes la civilisation et la démocratie contre tout fascisme. Ils ne voient pas que la guerre est le triomphe du fascisme.

les nuages chargés des tempêtes à venir, il ne faut plus que la seule Lumière donnée aux hommes soit peu à peu éteinte par ceux-là mêmes qui ont reçu mission de la porter dans ce monde. On demande des hommes de foi, chrétiens ou libres-penseurs, communistes ou croyants, qui, secouant leurs préjugés, se lèvent et marchent avec Jésus-Christ, derrière Lui, saisis par la folie de l'amour, jusqu'à la croix peut-être, pour le salut du monde.

On demande. Dieu demande.

QUE VOTRE CŒUR NE SE TROUBLE POINT¹

« Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi » (Jean 14.1).

IL Y A DIX ANS, QUINZE ANS, notre Europe semblait s'ouvrir à la joie de vivre. Libérés du cauchemar de la guerre, les peuples espéraient des temps nouveaux. C'était l'époque facile des rencontres internationales optimistes : on y travaillait, certes, mais la jeunesse y dansait aussi, romantiquement, au clair de lune. (...)

Mais maintenant, c'est bien fini. Parcourez l'Europe en tous sens : partout des masses abattues et languissantes. Ils peuvent bien crier « Réveille-toi, réveille-toi ! », les mauvais conducteurs de peuples. (...) Nous savons, en effet, [ceux qui sont au pouvoir] et ceux qui, ailleurs, en exigent l'exercice à leur profit, leur tyrannie ne nous est que trop connue. Et nous sommes autant, sinon plus, que jamais, asservis aux grands des banques et des états-majors. En perdant la liberté de choisir leur idéal et d'agir pour le réaliser, les hommes, par millions, ont perdu toute raison de vivre. On leur a volé leur courage, leur force virile, et même ce minimum d'espérance après quoi vient la mort.

Elle vient. Et c'est la guerre à nouveau qui se chargera de l'administrer. L'orgueil national, le souci du prestige, l'appétit de la gloire, ces pauvretés que Dieu nomme hontes, et que les dictatures proposent à la ferveur des foules, lui ouvrent la voie toute grande.

¹ Extrait des C.R., mai 1935, « Que votre cœur ne se trouble point »

Ne donnons pas dans le piège que nous tendent les marchands d'armement et leurs serviteurs de la presse, dite grande, par antiphrase sans doute, à cause de son incroyable bassesse : la guerre n'est pas pour demain matin. On voudra bien nous accorder un répit. Tout en effet n'est pas au point, et l'on manque d'argent. Donc, aucune raison de s'affoler, ce qui n'a d'autre effet que de nous livrer plus entièrement à ceux « qui nous asservissent ».

Il est bien certain pourtant que, sauf un miracle, toujours possible — mais où est la foi ? — la guerre viendra. Pourquoi le nier ? Malheur aux faux prophètes qui nous endorment en répétant : « Paix, paix, là où il n'y a pas de paix ».

Oh, je sais bien que le monde réarme à un rythme accéléré. (...) Je comprends les inquiétudes patriotiques et ne métonne pas des mesures que prennent nos militaires et nos gouvernants. Ayant en vue, non la justice ou la vérité, mais la sécurité, n'ayant point ancré leur politique dans les réalités éternelles, n'ayant point de foi où assurer leur cœurs, ils sont livrés à la peur sans contrôle, et celle-ci créant à mesure son objet, ils sont contraints d'augmenter jour après jour les armements du pays. Les condamne qui voudra ! Ce sont des malheureux. Mais nous aussi. Car cet abandonnement nous livre sans rémission en proie à la guerre. Chacun sait que cette course aux armements nous épuise, en attendant que sa conclusion nous détruise. Et pourtant, nous nous y engageons toujours davantage. (...)

Ce que Dieu veut, ce n'est pas que l'homme coupable périsse, mais qu'il se repente et change de voie. (...) Nous n'avons pas le droit d'être naïfs ou de manquer de clairvoyance. (...) Rappelons-nous que les pires offenses faites à Dieu, et aux hommes, l'ont presque toujours été en des termes et sous des aspects religieux. (...)

Nous croirons, et nous crierons sur les toits, après l'avoir entendu à l'oreille, que le Royaume de Dieu vient, qu'il est là,

partout où une âme, simplement, fidèlement, obéit, laisse ainsi s'établir en elle la royauté de Dieu et au travers d'elle s'étendre le règne de Dieu. Nous serons ainsi semeurs d'espérance pour tant d'hommes qui se croient inutiles, parce qu'ils ne sont ni grands journalistes, ni politiciens en renom, ni banquiers installés, parce qu'ils ne savent que prier, obéir et donner leur vie. « En vérité, je vous le dis, le plus petit dans le Royaume des cieux ». (...)

D'ailleurs, nous nous découvrirons en chemin des compagnons, et nous connaissons cette unité essentielle, cette communion des saints, que nulle police ne saurait dissoudre, ni aucune censure empêcher, et qui vient d'une communion personnelle et directe de chacun avec le Dieu vivant, dans l'attente de son Royaume et l'imitation de Jésus-Christ.

NOTES ET RÉFLEXIONS

« Mais que la droiture soit comme un courant d'eau, Et la justice comme un torrent qui jamais ne tarit » (Amos 5.24)

LA FOI, LA SEULE QUESTION¹

La question de la violence n'est plus maintenant le tourment de quelques esprits. Elle s'est emparée de chacun. De la manière la plus brutale. Après des combats de rues, escarmouches, batailles rangées. Et tous de s'interroger.

Allons au plus pressé. La démocratie, le socialisme se défendront-ils par la force des armes ? Si oui, on peut, à coup sûr, leur prédire l'échec. Au point de vue matériel, ils ne disposeront jamais des concours financiers et industriels, militaires et policiers, sur lesquels au contraire un mouvement fasciste, en vertu même d'une communauté de méthode ou même de nature, peut entièrement compter. Au point de vue moral, même faiblesse pour paralyser l'action : car ils iront à la bataille d'un cœur inquiet et partagé, sentant bien le désaccord de leur idéal et de cette pratique, alors qu'au contraire le fascisme, justifiant les violences par le but à atteindre, marchera sans hésiter. Physiquement et moralement, ils seront donc également handicapés. Et s'ils ont le malheur d'entrer dans cette compétition diabolique de la violence, où toujours le plus violent l'emporte, ils peuvent être assurés d'une défaite prochaine. La sagesse serait donc ici de parler net. Au lieu de

¹ Extrait des C.R., mai 1934, « Notes sur la défense de la démocratie et du socialisme par les armes »

laisser l'équivoque désagrégé dès à présent la résistance des âmes.

NOTES À LA SUITE D'UN VOYAGE EN ESPAGNE¹

Le soir tombait (...) mon hôte se leva et me montra de l'autre côté de la rue une tour d'église, percée à hauteur de troisième étage, d'une meurtrière artificielle ; simplement, on avait ôté les briques du mur. « Par ce trou, me dit-il, d'un ton plus douloureux encore qu'indigné, j'ai vu pendant des heures une mitrailleuse tirer dans la rue ».

Il ferma les rideaux, vint s'asseoir et reprit : « Capitalisme, militarisme, cléricalisme, les trois en un, forment le fascisme. Trois oppressions, un paganisme. Et on voudrait que des disciples du Maître doux et humble de cœur ne soient pas opposés à ce fascisme ? (...) Oui, nous demeurons antimilitaristes, disait ce jeune anarchiste, mais nous ne sommes pas non-violents. Et si certains parmi nous furent autrefois tentés par cette attitude, les événements actuels les en ont détournés. Impossible autrement. Il est absolument nécessaire d'être armé. Il y a trop de danger d'attaques individuelles, le soir par exemple ou dans les endroits isolés. Vous-même ne pourriez faire autrement. Je ne vous donne pas huit jours pour solliciter un permis de port d'armes ».

Il sourit avec conviction. (...) « D'ailleurs, reprend mon interlocuteur, je vous donne entièrement raison quand vous vous montrez pessimiste quant à l'homme.

— Oui, l'homme est mauvais, indéniablement.

— Irréparablement ? » lui dis-je. « Sans doute. Mais alors, quel espoir mettre dans cette construction à laquelle, au sein même de la guerre et par la révolution, vous consacrez le meilleur de vos forces ? De mauvais hommes feront-ils une société bonne ? ». (...)

¹ Extrait des C.R., septembre 1936. « Notes à la suite d'un voyage d'Henri Roser en Espagne — Éléments d'un dialogue avec un anarchiste ».

Il sourit encore. Certainement la chose l'intéresse du point de vue intellectuel, mais moralement elle ne le trouble point. (...)

Quelques jours après, je devais rencontrer un autre anarchiste et reprendre avec lui la question lancinante des « moyens ». Son beau regard droit et méditatif, tout de suite devenu grave, dit assez qu'il vit ce drame aux profondeurs de sa conscience. Il observe jour à jour, et jusqu'en lui-même, cette sorte de gauchissement psychologique que produisent les justifications nouvelles données au port et à l'usage des armes. Insensiblement, la mentalité change, et la moralité aussi. Et il ne peut s'empêcher de transposer son drame intérieur sur le plan général des événements en cours. Il discerne d'un regard loyal et clairvoyant les effets quasi certains de la propagande aujourd'hui menée autour de l'idée d'une lutte, dont il souffre assez pour ne pas vouloir se décider à l'appeler guerre, mais qu'il estime pourtant indispensable sous cette forme armée. Donc, on fait de la propagande en faveur des canons, des avions, des munitions. Service de la violence. Mais qui arrêtera la violence quand elle aura conquis les esprits à sa cause? Libertaire, mon ami voit avec angoisse monter les chances de la « révolution autoritaire », ou plus simplement de la dictature.

NOTRE PACIFISME ET HITLER¹

(...) Un grand nombre des pacifistes, et par là j'entends les antimilitaristes absolus, nous semblent mettre en danger la paix qu'ils veulent servir. Et ce, du fait d'une attitude qui ne manque pas de générosité — c'est même ce qui leur masque le péril, mais qui manque à la vérité. (...)

Ils ne veulent voir autre chose, parce qu'à leur sentiment il convient que chacun balaye devant sa porte, sans plus. Dénonçons nos fautes, et le voisin dénoncera les siennes.

¹ Extrait des C.R., mai 1936, « Notre pacifisme et Hitler ».

Très bon principe, mais qui a ses limites. Et cette humilité, assez superficielle au demeurant, ne fait pas nécessairement le compte de la vérité. (...) Le vrai courage, plus indispensable à la paix qu'à la guerre, demande aussi qu'on voie la réalité avec plus d'exactitude : si je discerne clairement ce qui, chez le voisin, est erreur et danger, observerai-je néanmoins un mutisme résolu pour ne pas compromettre la possibilité de nous entendre ? Pauvre paix, qu'on voudrait fonder sur des silences menteurs ou des complicités apeurées !

À cette faute psychologique, nombre d'amis en ajoutent une autre, intellectuelle (...) : comment peuvent-ils ignorer l'élément proprement païen, j'allais dire barbare, au sens historique du terme, d'un certain civisme germanique ? Le militarisme ne vient qu'ensuite, comme conséquence et sous l'action des moins civilisés des Allemands. (...) Pourquoi faut-il que la théologie soit venue confirmer encore ce paganisme tenace ?¹ (...) Tout cela mène à conclure que le plus pressant besoin, c'est l'évangélisation de la vie publique (...)

« Halte-là », diront certains de nos amis pacifistes. Votre antifascisme vous échauffe un peu trop la bile, et les propos qu'il vous inspire pourraient bien alimenter certaines propagandes chauvines, au terme desquelles, vous le savez, vient la guerre ». (...)

Pardon. Pas si vite.

Et d'abord, si vous êtes antimilitaristes, vous ne pouvez qu'être antifascistes. Vous ne voulez aucune collusion avec le militarisme ; très bien, alors n'en ayez aucune avec le fascisme. Car c'est blanc bonnet et bonnet blanc. Mêmes procédés, même atmosphère. Mensonge officiel et nécessaire : certes, les démocraties mentent, hélas, mais les dictatures ne peuvent pas ne pas mentir. (...)

1 Note de l'éditeur : il s'agit ici de l'opposition entre l'Église confessante et l'Église officielle : les « chrétiens allemands ».

Brutalité, recrudescence de la cruauté, réveil des instincts meurtriers, représailles, rien n'y manque, et dites-moi donc si la tuerie du 30 juin¹ n'est pas de guerre pure. Soumission absolue, sous peine de mort, à un pouvoir unique, arbitraire, non contrôlé : obéir ou mourir, obéir et mourir.

Le fascisme, c'est la guerre. La dictature, c'est la guerre. Et non seulement pour l'avenir (...) mais dans le présent. La lutte contre le fascisme, contre l'hitlérisme fait donc bien partie de la lutte contre la guerre. Et nul pacifiste n'a le droit de s'y soustraire.

Et maintenant, me retournant vers nos amis chrétiens, je voudrais leur dire (...) que s'il s'agit de détruire l'esprit démoniaque de l'hitlérisme et de nous défendre contre ses entreprises, nous ne saurions le faire en nous courbant sous le joug quasi fasciste de l'autorité militaire toute-puissante dans la guerre. Au surplus, notre plus grand péril n'est pas dans l'armement de l'ennemi, mais dans la mystique qui le provoque en le justifiant. (...)

DÉFENSE PAR LES ARMES²

Un ami, qui est franc-maçon, et, à vues humaines, incrédule, est venu, voici quelques jours, au bureau de la Réconciliation, et m'a tenu ce langage : « Que pense-t-on, au Mouvement International de la Réconciliation, de la violence dans la guerre civile ? Pour ma part, j'ai toujours été opposé à la guerre internationale, ce qui signifiait, évidemment, une même opposition à la guerre civile. Mais ce n'était là qu'une position purement théorique. Maintenant, au contraire, je me vois contraint à une attitude pratique. Faut-il ou ne faut-il pas armer le socialisme, la démocratie, en prévision des agressions prochaines ? De tout mon être, je penche pour la négative. Mais je sais que

1 Note de l'éditeur : allusion à la « Nuit des longs couteaux » (1934).

2 Extrait des C.R., mai 1934, « Notes sur la défense de la démocratie et du socialisme par les armes ».

cela signifie l'acceptation d'un risque terrible, risque personnel, risque collectif, risque surtout de voir fouler aux pieds les convictions qui me sont les plus chères. Pour affronter de pareils risques, il faut avoir solidement chevillée à l'âme la conviction qu'au-delà de la période de destruction, de persécution, la vérité qu'on sert l'emportera. C'est donc une question de foi, la question d'une foi ... peut-être la question de la foi.

ASPIRATION A L'INDÉPENDANCE¹

Qu'il est donc difficile de voir clair dans les événements qui vous sont contemporains !

On se prend à penser que l'histoire, assidue à restituer le passé, doit être horriblement menteuse. Et sans doute l'est-elle, puisqu'elle ne vous restitue en tous cas que des aspects fragmentaires de situations qui ne sont vraies qu'en leur totalité. (...)

Du moins aimerait-on se persuader que la rapidité des communications et la multiplicité des témoignages mettent notre époque à même de se connaître telle qu'elle est. Hélas, l'information est soumise aux passions sinon aux partis pris ou aux propagandes. Elle déforme par la présentation. Au mieux, elle cherche la sensation qui provoque l'effervescence sentimentale, mais vous parle peu de la vérité. Aussi bien qu'est-ce que la vérité, pour notre siècle qui titube sans Dieu, sinon ce qui profite à une thèse et détermine un mouvement ? La vérité est contingente et relative, affaire d'appréciation, question de but.

Bref, vous avez beau interroger anxieusement les gens renseignés, confronter les positions diverses des journaux scrutés ligne à ligne et entre les lignes, lire attentivement dans l'*Officiel* le compte rendu *in extenso* des débats de l'Assemblée, qu'est-ce que vous savez au juste des causes du terrible drame de Madagascar et même tout simplement des événements ? Est-il vrai que le PADESM (parti des déshérités) a été suscité gouvernementalement contre le MDRM (Mouvement

¹ Extrait des C.R., mai-juin 1947 « Notes sur Madagascar et nous »

démocratique de rénovation malgache) d'origine hova ? Comment se fait-il que ce soit justement les tribus côtières, non hovas, qui se soient rebellées ? N'est-il pas étrange que le fameux télégramme recommandant le calme et qu'on considère (pourquoi ?) comme ayant allumé l'incendie ait pu être transmis à des centaines d'exemplaires sans aucune intervention d'une police naïve ou trop habile ? Quel est au juste le rôle de M. Rabemanandjara, membre du Comité directeur du MDRM, ex-élève des jésuites, ex-familier du ministère de la France d'outre-mer, Betsimisaraka est précisément député de la côte Sud-Est ? Complot malgache, provocation nationaliste ? Tentative d'indépendance dans ou hors le cadre de l'Union française ou bien recherche, dépassée par l'événement, d'une occasion de réprimer, en même temps que la « rébellion » bien machinée, les stupides innovations démocratiques de la 4^{ème} République ? Combien d'autres questions se pressent à l'esprit et heurtent douloureusement votre conscience ?

DRÔLERIES ET GRIMACES DE MOLOCH¹

Qui oserait ressusciter, en paroles du moins, l'Empire de M. Daladier ? Pensez-y toujours, n'en parlez jamais. Dites correctement Union française et organisons-la à notre guise, selon nos décisions, en sauvegardant tous nos intérêts, en maintenant notre contrôle, et, éventuellement en reprenant, si les « nécessités » (encore !) l'imposent, notre entière souveraineté bien en main, en envoyant des Sénégalais chez les Malgaches et des Marocains, pendant qu'ils y consentent encore, chez les Badois.

À propos, gouverner c'est prévoir. Il faut donc prévoir qu'animés par la Ligue arabe (...) les Nord-Africains pourraient se « rebeller ». (...)

Mais pardon, il y a des Français qui prennent au sérieux la Charte de l'Atlantique, les déclarations de Brazzaville, le droit

1 Extrait des C.R., juillet-août 1947 « Notes sur le droit des peuples »

des peuples à disposer d'eux-mêmes, et les signes des temps, et la maturation de l'Histoire, et les revendications de la Justice et la volonté de Dieu. Des Français qui n'ont aucun goût pour le conservatisme affolé de devoir modifier d'anciennes dispositions, dominantes et confortables ; qui n'ont aucun désir de maintenir le taux de dividendes de ceux qui exploitent les indigènes pour se dédommager des restrictions imposées à leur exploitation des concitoyens ; qui souhaitent tenir la parole donnée et savent qu'il n'y a pas de société organisée dans la paix et fraternellement sans renoncements préalables de ceux qui dominaient et sacrifices de ceux qui possédaient. Des Français qui ne trouvent décidément plus aucune justification à laisser requérir leurs fils et à leur voir dérober leur liberté et jusqu'à leur vie pour la tâche inique de maintenir contre le droit ce qui doit disparaître.

LE DRAME ALGÉRIEN¹

Ce n'est pas sans quelque tremblement que je me mets à écrire ces lignes. C'est devant Dieu que j'en tremble, car c'est son droit qui doit être dit et son honneur attesté. Je me rends bien compte qu'il ne peut être question seulement de sentiments, même généreux, ou d'options, même courageuses. Il ne peut s'agir que d'être dans la fidélité à la Parole de Dieu, j'essaierai donc de m'y tenir.

« Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Matthieu 25.40).

Sans doute Jésus dit-il cette parole à propos d'actes positifs et bénéfiques. Mais elle s'entend également des attitudes maléfiques. Le jugement de Dieu nous atteint. « À cause de trois crimes, même de quatre, je ne révoque pas mon arrêt, dit l'Éternel » (Amos 1 et 2, *passim*) ; mais c'est notre nom français qu'il faut inscrire à la place de celui de Damas, de Moab ou de Juda.

¹ Extrait du C.R., avril 1960 « Notes sur la guerre d'Algérie »

Nous avons péché par incendies de mechtas, par affamements de populations, par la pratique de la torture. Que nos adversaires aient aussi commis le crime, ce n'est pas ce qui peut nous justifier : la cruauté est l'arme des faibles, nous étions les forts. Que nos autorités aient condamné certaines formes de la violence, ce n'est pas ce qui peut nous laver, puisque les actes coupables ont été couverts la plupart du temps ou n'ont pas fait l'objet de sanctions, au moins de sanctions publiques.

Nous avons péché par l'établissement de camps de regroupement ou de resserrement. Si ces camps ont pu servir parfois à la protection de certaines populations, il est certain que dans les cas les plus nombreux, ils ont été ouverts selon ce que l'on qualifie pudiquement de nécessités militaires. Ils ont été ouverts sans précautions préalables quant aux conditions de logement et de nourriture. D'amour. Malgré les intentions du délégué général, il s'en ouvre encore. Et c'est maintenant un septième environ de la population musulmane qui y meurt de douleur ou de faim.

Nous avons péché par l'ouverture en France de camps d'assignation administrative, par mépris de la liberté des individus et par rupture des familles. Nous avons péché par manque de respect, par manque de justice par manque d'amour. Nous n'avons pas traité les hommes d'Algérie comme des frères, même pas comme des hommes. Nous avons acculé tout un peuple au désespoir. Nous avons retiré de sur ces hommes le droit dont Dieu couvre toutes ses créatures. Et il nous est bien impossible maintenant, pensant à eux, d'écarter la vision de Celui à qui « les hommes ont fait ce qu'ils ont voulu ».

Au sein de notre peuple, et dans la communion avec notre peuple, nous avons péché, nous chrétiens, particulièrement. Nous n'avons pas averti les hommes de chez nous. Nous ne les avons pas détournés. Nous avons pu leur parler de gloire, ou les laisser en parler, quand il fallait implorer avec eux le

pardon de Dieu. Nous avons couvert du mot de devoir ce qui reniait la grâce de Dieu. César nous fut plus que Christ. Et nous avons laissé le salut de notre Seigneur se perdre dans nos infidélités. (...)

Il me semble qu'il faudrait clarifier la situation par une ferme déclaration de la reconnaissance du droit des Algériens à l'indépendance. Cela a bien été fait pour le Maroc et la Tunisie. Après des tâtonnements, il semble que l'Algérie viendrait à s'inscrire dans un ensemble maghrébin à l'intérieur d'une quelconque communauté avec la France. Bien des périls se trouveraient de ce fait écartés. Ce qui joue contre la France aujourd'hui tournerait à rechercher au contraire son approche.

DE PROFUNDIS¹

J'ai honte de me laisser faire par toutes ces propagandes, de demeurer silencieux devant les mensonges éhontés des maîtres à tuer, comme s'il y avait réellement lieu de peser leurs arguments ; et de jouer l'homme politiquement sage en décidant que ce camp a plus de justification que son adversaire.

J'ai honte de penser qu'en 1943-44, je grinçais des dents quand les hitlériens parmi nous affichaient que les Alliés leur faisaient la guerre par Français interposés et que, maintenant, je ne crie pas de toutes mes forces que d'autres, Américains ou Soviétiques, se font la guerre par Vietnamiens interposés.

J'ai honte d'avoir part à cette « civilisation » qui entend défendre au napalm l'idéal, l'espérance des hommes et Jésus-Christ de surcroît ; et honte tout autant de garder l'apparence de croire encore à cette révolution qui s'en va mourant de défendre à la roquette l'indépendance des Vietnamiens tandis qu'elle saccage celle des Tchèques. (...)

J'ai honte parce qu'on trafique de l'homme et des peuples. Parce qu'on fabrique des idéologies, comme on utilise des religions pour le grand crime. Parce qu'on se donne toujours des

¹ Extrait des C.R., mai 1972, et journal *Réforme* du 3 juin 1972 « La guerre du Viêt-nam »

justifications pour justifier l'injustifiable. Parce qu'on dénature les consciences. Parce qu'on renie pieusement le Dieu vivant.

LA PAIX SANS ILLUSIONS¹

« Paix, paix, disent-ils, et il n'y a point de paix »
(Jérémie 6.11).

Ainsi parlait Jérémie, essayant d'arracher son peuple à l'illusionnisme officiel. Les événements ne tardèrent pas à lui donner tragiquement raison : avant la fin de sa douloureuse vie, les conquérants babyloniens ravagèrent le pays, détruisirent Jérusalem, déportèrent une grande partie de la population, et firent subir au peuple d'Israël un désastre dont il ne se releva jamais.

Paix, paix, répète-t-on aujourd'hui de toutes parts. Et il semble qu'il y ait dans cette insistance même comme un effort général pour se convaincre d'une réalité dont on n'est pas très sûr. On a tant souffert. On ne voudrait plus souffrir. Mais, on le voit bien, toutes les souffrances ne sont pas rédemptrices, et parce que les hommes qui ont survécu à la Grande Guerre ne montrent plus, dans ce qu'on appelle la paix, autant de courage et d'esprit de sacrifice qu'ils en surent manifester en d'autres temps, parce qu'aussi la jeune génération ne sait pas trouver dans une foi ardente l'« équivalent moral à la guerre » dont parle W. James, la paix du monde n'est guère mieux assurée de nos jours (...) malgré tant d'assurances gouvernementales et de déclarations pacifistes, qu'aux tristes jours de l'avant-guerre.²

1 Extrait des C.R., avril 1931, « La paix sans illusions ».

2 « Beaucoup risquent de devenir les héros d'une guerre qu'ils détestent, dit Pierre Cérésolle, parce qu'ils auront été trop lâches pour défendre, quand il était temps, et en faisant les sacrifices nécessaires, la paix qu'ils aimaient ».

D'ailleurs, si l'on n'y met bon ordre — et l'état moral du monde ne permet guère d'espérer pour un avenir très prochain cet effort spontané vers l'ordre vrai —, l'iniquité régnante et les haines adverses risquent de nous conduire, peut-être au travers d'une nouvelle guerre internationale, au déclenchement d'une guerre sociale douloureuse. Personne ne la veut. Personne ne veut cette guerre et ce sang, et ces douleurs. (...) Mais il est de certaines causes qui ne peuvent pas ne pas produire certains effets. Et le matérialisme effrayant de notre société appelle la catastrophe, comme les nuées d'été annoncent l'orage.

Il est grand temps de s'en convaincre, de se repentir et de changer de voie.

Ne sentons-nous pas déjà le vent de la tempête qui nous fouette au visage ? Le vertige nous saisit. Qu'est-ce qui ne chancelle pas autour de nous ? La maison spirituelle de notre civilisation était bâtie sur le sable mouvant de principes faux et de vils intérêts. On commence à s'en apercevoir. Quelles valeurs ne sont pas aujourd'hui remises en question ? Ceux de notre génération ne trouvent plus, comme d'autres naguère encore, des formes sociales et des doctrines morales où abriter une relative sécurité. Qu'on ne se fasse point d'illusions : c'est chez nous comme ailleurs. (...)

Comment s'étonner qu'une société à qui l'hypocrisie tient lieu de moralité, trouve dans le culte de l'argent le principe de l'ordre ? Tout le régime économique actuel repose sur des bases absolument matérialistes. Le but ? Le profit. La méthode ? La concurrence. Lucre et antagonisme. Être servi, asservir. Le Fils de l'Homme, lui, est venu, non pour être servi, mais pour servir. Qui ne se rendrait compte aujourd'hui, moyennant un minimum de réflexion et de clairvoyance, que c'est lui qui a raison, invinciblement raison ? Un régime, une civilisation, pas plus qu'une âme, ne peut faire fi des valeurs spirituelles qu'il incarna, lui, le Christ. Pour s'en être passé, nous voyons

sous nos yeux mourir le système capitaliste, et en tout cas le monde qu'il écrase, corps affamés, âmes corrompues. Celui qui veut sauver sa vie, la perd ...

À quoi, en effet, aboutit le gigantesque effort de l'orgueil et du matérialisme ici encore conjugués ? Vingt millions de chômeurs dans le monde, c'est-à-dire, si l'on compte de multiples personnes à vivre d'un salaire, soixante millions d'êtres humains qui n'ont pas à leur suffisance. (...) Et encore ce chiffre ne tient-il pas compte du nombre immense de ceux qui (...) n'ont jamais mangé à leur faim. (...) Des créatures de Dieu qui souffrent de la faim aujourd'hui ! Oh, la grandeur d'une telle civilisation !

Et qu'on ne dise pas que c'est là une fatalité. Matériellement, la possibilité existe parfaitement de les nourrir. Preuve en soient les cent mille moutons que les éleveurs d'Australie ont préféré enterrer plutôt que de faire baisser les cours en les livrant à la consommation. Preuve aussi des tonnes de blé dont, en 1922, on chauffait les locomotives de la République argentine, tandis qu'en Russie vingt millions d'hommes mouraient de faim littéralement. (...)

C'est d'une impuissance morale et non matérielle que procède l'actuel désarroi économique. Tant il est vrai qu'on ne peut rien faire de durable avec l'égoïsme, ni construire rien de solide sur des fondements seulement humains, donc périssables. Tout ce qui n'est pas construit sur la base des valeurs éternelles, sur la justice et sur la vérité, sur l'indestructible roc de la volonté de Dieu, périra.

Sans jouer au prophète, on peut donner pour vraisemblable la chute prochaine du régime capitaliste. Par voie légale ou révolutionnaire. La poussée des circonstances présentes et de l'angoisse qu'elles provoquent y aidera. Alors s'achèvera aussi l'effondrement de ce qui se dissimule encore sous le masque de la morale, mais qui, à l'intérieur, est desséché ou gangrené.

Nous voudrions que tout cela se passât sans violences. Non certes par crainte personnelle, ni même seulement par peur — une peur pourtant bien légitime — de voir souffrir des innocents. Mais pour l'amour d'une vérité que la violence est impuissante à faire régner, mais très capable d'étouffer.¹

Nous n'osons y croire. L'égoïsme farouche suscitera des résistances. La colère révolutionnaire s'acharnera à les abattre, comme ce qui s'est passé en Russie. Et il est bien vain de se lamenter à ce sujet, quand, par son égoïsme de profiteur ou sa lâcheté à dénoncer l'iniquité, on est le meilleur fourrier de ce genre de révolution. Au fond, le révolutionnaire véritable, de ce modèle du moins, c'est celui qui, pour jouir des biens de ce monde sans gêne ni partage, foule aux pieds chaque jour les biens éternels. La révolution n'est pas en soi un commencement. Elle est une fin, la fin inéluctable de la décomposition d'une société.

Mais en regard, il faut que soit manifesté quelque chose de tout nouveau.

Le grand malheur de la plupart de ceux qui militent pour une société meilleure, c'est qu'ils songent à la fonder en se servant des forces décevantes et criminelles qui ont fait la faiblesse et finalement feront le désastre de la société actuelle. Quand j'entends les communistes défendre leur emploi de la force violente et leurs procédés de contrainte par la raison que leurs ennemis extérieurs ou intérieurs, les menacent constamment, je pense avec douleur que cette remise en service, au sein d'une économie plus juste, des plus abominables méthodes du régime tsariste est la menace la plus prochaine et la plus grave qui pèse sur leur œuvre.

Là encore, pas d'illusions ! Quand, après deux ou trois générations, estimant la construction soviétique assez solide,

¹ Kautsky dit : « Plus la conquête du pouvoir politique par le prolétariat se fera pacifiquement, plus solidement ce pouvoir sera organisé, plus il sera éclairé ». Il y a deux mille ans, Jésus dit : « Heureux les doux, car ils hériteront la terre ».

on pensera pouvoir renoncer à ces moyens moralement condamnés, croit-on qu'on le pourra ? Les jeunes générations, élevées dans cet esprit, seront contaminées psychologiquement et moralement. Pour avoir fait un moment confiance à la violence, on sera vaincu par elle. Et ce sera de nouveau comme avant. Il n'y aura rien de nouveau sous le soleil. La violence s'épanouira dans l'esprit de domination, dans l'oppression. La vérité n'aura guère avancé. Dieu ne sera pas davantage le maître, et donc les hommes pas plus heureux. Ah, pour l'amour de ces éternels rêves de justice qui hantent la conscience humaine, pour l'amour même des efforts sincères que l'on tente aujourd'hui, qu'on ose regarder en face cette vérité hors laquelle il n'y a que déception nouvelle et désespoir !

Dans les temps de trouble et d'angoisse, comme est le nôtre — pourquoi le nier ? —, la question n'est pas de chercher parmi les décombres de l'universel écroulement quelque chose des pauvres richesses affectives ou même morales à quoi l'accoutumance ou le souvenir ont attaché notre cœur. À cela aussi, il faudra renoncer.

Il s'agit de découvrir, parmi les ruines, ce qui avait une valeur vraie, même si jamais jusque-là nous ne l'avions aperçue, ce qui donc garde une valeur pour les reconstructions à venir. Il s'agit de découvrir ou de retrouver ce qui demeure quand changent les systèmes ou les régimes. Il faut retourner à ce qui est de valeur éternelle, la justice, la vérité, l'amour.

Avec de tels matériaux, on est bien certain que, quels que soient les événements, on y pourra faire face et on sera en mesure de travailler d'une manière vraiment positive. Avec cela seulement. Sans aucun doute, il est aujourd'hui visible que seules ces valeurs éternelles méritent qu'on y lie son sort. Jamais peut-être, depuis fort longtemps, il n'a été aussi clair qu'à présent qu'il fallait, non chercher je ne sais quelle théorie

sociale, mais vivre dans l'obéissance absolue à celui qui est le garant de ces valeurs, Dieu.

Peut-on raisonnablement attendre cette obéissance de la plupart des hommes de notre temps, chrétiens ou autres ? Ce serait bien étonnant, après le déchaînement d'un tel matérialisme et la si longue oblitération de l'Évangile dans nos âmes chrétiennes déficitaires. Il est probable que quelques-uns seulement sauront maintenir coûte que coûte une telle fidélité au sein des événements qui viennent. Malgré notre ardent désir, malgré aussi notre certitude que la guerre peut être abolie sur la terre, comme l'esclavage l'a été, nous ne saurions garantir en aucune manière que nous soyons à la veille de la paix. Ne nous leurrions pas. Crevons les illusions, les mensonges où nos âmes s'anémient. Voyons en face la réalité grave.

Mais, dans des circonstances analogues, Jérémie jadis annonçait que des quelques-uns, à peine une poignée, qui seraient demeurés fidèles jusqu'au bout, Dieu ferait naître celui qui serait la consolation d'Israël. Et Jésus est venu.

De même aussi — et la commémoration de la Passion vient encore de nous le redire — de la fidélité jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, de Jésus lui-même est venue au monde la puissance d'une vérité qui fait le salut des âmes et sauverait bien aussi le monde si l'on en vivait complètement.

La fidélité au Christ exige du chrétien qu'il n'ait point de part dans l'iniquité, ni celle de l'oppression d'aujourd'hui, ni celle de la violence que demain peut-être apportera. Certes, il n'est pas question pour lui de se retirer du monde, mais qu'il soit préservé du mal. Ses armes sont le désintéressement, le don de soi, la prière. Nulle autre¹.

¹ Indiquons ici que c'est ce caractère d'obéissance absolue qui nous semble conférer à ce qu'on appelle l'objection de conscience sa valeur et son efficacité. On voit qu'il ne s'agit point là d'une attitude négative ou fragmentaire.

Dieu cherche des hommes et des femmes, vivant d'amour et de foi, au travers desquels il pourra faire son œuvre. Ce ne sont pas les sociologues ou les économistes qui manquent au monde. Ce ne sont pas les hommes d'État ou les savants qui feront reflourir l'espérance parmi les hommes. Ce sont les affamés de justice, les altérés de vérité. Ce sont les saints, les témoins de l'Éternel. Ce sont les disciples de Jésus-Christ. Où sont-ils ?

Ô Dieu, puisque tu ne nous demandes ni science, ni sagesse, puisque tu n'attends de nous ni hauts faits, ni quoi que ce soit, en vérité, puisque tu veux seulement nous donner ce que tu as à transmettre au monde, nous osons nous offrir pour ton service.

Nous sommes assez pauvres, assez misérables, assez dépouillés de toute valeur personnelle, pour ne plus attendre rien que de Toi. Viens maintenant, déploie ta puissance. Et qu'à voir la grandeur de ton salut, nous sachions tous enfin qu'il n'est de joie qu'à ton service, qu'il n'est de vérité que dans la fidélité à l'esprit de Jésus, qu'il n'est de vie, et individuelle et sociale, que sous ton inspiration, que dans la mesure de ton incarnation, ô Dieu vivant ! Amen.

OUVRAGES CONSULTÉS

- Arnold (Emmy). *Un pèlerinage joyeux*, Robertsbridge, E. Sussex UK, The Plough Publishing House, 2011.
- Kneubühler (Pierre). *Henri Roser — L'enjeu d'une terre nouvelle*. Paris, Les Bergers et les Mages, 1992.
- MIR, *Cahiers de la réconciliation*, avril 1931.
- MIR, *Cahiers de la réconciliation*, décembre 1983.
- MIR, *Cahiers de la réconciliation*, janvier 1984.
- MIR, *Cahiers de la réconciliation*, juin 1949.
- MIR, *Cahiers de la réconciliation*, mars-avril 1956.
- MIR, *Cahiers de la réconciliation*, janvier 1937.
- MIR, *Cahiers de la réconciliation*, décembre 1971, *Le Christianisme, au XX^e siècle*, 11 novembre 1971.
- MIR, *Cahiers de la réconciliation*, juin 1978.
- Roser (Henri), *Le Chrétien devant la guerre*. Genève, Labor et Fides, 1953, réimprimé dans *Cahiers de la Réconciliation*, No 4, 1993.